579 13. NOV. 1923 Bibliothèque de l'Université de Liège. — Périodiques

Troisième année, N° 33 Publication hebdomadaire
Le numéro : 75 centimes

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM !...

vendredi 9 novembre 1923

Sommaire :

Le chef du fascisme et les catholiques italiens	Norbert Wallez
Jeunes filles américaines	V^te^ Ch. du Bus de Warnaffe
A propos du Congrès des familles nombreuses	R. P. V. Fallon, S. J.
Comment on prêchait au XVI^me^ siècle	Omer Englebert
La Terre de Vision	Robert Vallery-Radot
Savoir et Connaître	R. P. J. Deharveng, S. J.

Les idées et les faits : Chronique des idées : La Saint-Hubert à Bruxelles. J. Schyrgens. — Allemagne.

La Semaine

Que penser des événements rhénans actuels? Non pas de la mentalité anti-prusienne des populations rhénanes, qui est certaine, ni de l'utilité d'une Rhénanie autonome, indépendante du Reich, qui est infiniment souhaitable, mais de la République Rhénane qui vient de naître. Nous craignons que le Comité de Politique Nationale *ne soit en train — une fois de plus ! — de gâter une bien belle cause ! Le manque de jugement de ceux qui président à ses destinées risque de compromettre une situation qui était à la veille, peut-être, de tourner à notre avantage. Si on peut, si on doit regretter que le gouvernement n'ait pas eu de politique rhénane, ce ne sont pas les excès — et les enfantillages — du C. P. N. qui sauveront les choses. Il semble bien que le « geste » du Baron Rolin-Jacqmyns, faisant expulser d'Aix-la-Chapelle « l'écume » que d'aucuns y avaient amenée (qui ?), aura été autrement utile au vrai mouvement rhénan que le fait de produire devant un auditoire bruxellois des activistes de Rhénanie. Les habitants d'Aix-la-Chapelle sauront gré à la Belgique de leur avoir épargné... le règne de la crapule ! Le C. P. N. eût pu faire de la bien belle besogne après la guerre, mais il faut pour conduire les hommes, du bon sens et de la mesure, en Belgique plus qu'ailleurs.*

Bruxelles : 38, Boulevard Botanique.

CHOCOLAT

DUC

CHOCOLAT

DUC ANVERS

LA GRANDE MARQUE BELGE

Application générale de l'électricité

A. CORMOND

LUMIÈRE - FORCE MOTRICE

LUSTRERIE - ABAT-JOUR

1, Rue de Gravelines, BRUXELLES

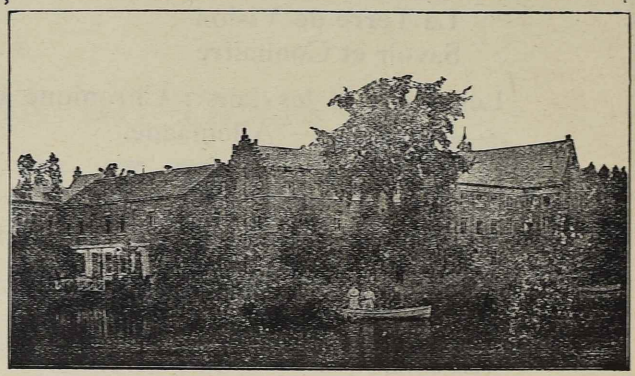
PARQUETS

JULES DE WAELE

Rue Saint Hubert
Woluwe St-Pierre

Téléph. : 32194

Institut STE-ANNE



DIRIGÉ PAR LES
SŒURS DE L'UNION AU SACRÉ-CŒUR
situé dans un coin du pays brabançon
à HOEGAERDE (près Tirlemont)
au sein d'un vallon choyé par la nature
entouré d'un parc de 7 hectares
SECTION MÉNAGÈRE SUPÉRIEURE
SECTION DES LANGUES MODERNES
Chaque élève jouit d'une chambre garnie
Prix de la Pension : 1800 francs

Le chef du fascisme et les catholiques italiens

Il conviendrait peut-être d'enregistrer ici d'autres déclarations de M. Mussolini. Mais qu'on nous permette de commenter d'abord celles que nous avons publiées il y a huit jours.

Pour les commenter, nous ne ferons que reproduire les avis les plus caractéristiques que nous avons recueillis dans la Péninsule, parmi des personnalités de tendances diverses, mais d'une clairvoyance et d'une loyauté qui nous ont paru certaines.

Quelques-uns de nos interlocuteurs n'ont admis qu'avec difficulté que leur nom fût connu. D'autres ont fortement exigé notre silence à ce sujet. Cette prudence convient-elle encore devant un mouvement d'une nature à ce point salutaire et d'une popularité si étendue ? Mais, chut ! ne discutons pas la consigne.

Nous n'entrerons pas dans le détail des conversations. Nous ne signalerons que ce qui nous a semblé substantiel et d'une incontestable importance.

* * *

« Éminence, demandions-nous à Monseigneur Mistangelo, cardinal-archevêque de Florence, Éminence, y a-t-il lieu d'être satisfait de l'attitude de M. Mussolini et de son gouvernement à l'égard de l'Église ? »

Visiblement, le prélat s'attachait à ne rien dire qui pût dépasser sa pensée : « Mon cher Monsieur, répondit-il, je vous indiquerai quelle était notre situation avant les journées d'octobre 1922 et ce qu'elle est à présent. Il y a une année, nous n'aurions pas osé faire une procession dans la ville. Nos prêtres étaient fréquemment insultés. Beaucoup de chrétiens, devant ce spectacle de l'impiété triomphante, chancelaient. Ils éprouvaient une sorte de honte — ou une sorte de peur — de leur Foi. Je ne crois pas me tromper en affirmant que les offices religieux avaient perdu un tiers de ceux qui leur étaient naguère assidus. M. Mussolini nous a promis très catégoriquement, dès sa prise du pouvoir, que nous jouirions de la plus grande liberté dans l'exercice du Culte. Il met à notre disposition des troupes nombreuses pour assurer l'ordre et le prestige des cérémonies. Il s'applique à profiter de toutes les occasions pour proclamer que le Catholicisme est une très noble part du patrimoine italien, qu'il a droit au profond respect de tous, qu'il est nécessaire, absolument nécessaire à la vie de la nation. Et aux manifestations les plus impressionnantes du patriotisme, M. Mussolini a voulu que l'Église fût officiellement représentée, solennellement agissante. Plusieurs fois, sur un décret de lui-même, on a commencé les festivités par une messe à laquelle il s'est empressé d'assister. La canaille, constatant de quelle considération, de quelle autorité le clergé jouit maintenant auprès de l'État, nous respecte. Je ne pense pas qu'un seul prêtre ait été insulté depuis douze mois à Florence. La plupart de ceux qui négligeaient de pratiquer leur religion ont recommencé de fréquenter les sanctuaires. Informez-vous chez d'autres évêques. Demandez-leur si la situation est pareille dans leur diocèse. Quant à moi, je vous déclare très franchement que je suis très heureux des changements qui se sont produits. »

Son Éminence le Cardinal Mistangelo nous avait conseillé d'interroger le R. P. Pistelli.

Savant et professeur, ce religieux a été nommé, par les fascistes, échevin de l'Instruction Publique de la ville de Florence ; nomination qui ne manque ni de logique ni d'imprévu.

Nous entrons dans le Palazzo Vecchio. Nous traversons le *Salone dei Cinque cento*, décoré par Vassari, Ligozzi et Passignano. Un huissier nous introduit avec empressement. Nous sommes en face d'un sexagénaire, très intelligent, bon, doux, et que les problèmes de haute culture passionnent.

— R. P. Pistelli, pouvons-nous savoir quelques-unes de vos appréciations sur l'œuvre scolaire de M. Mussolini ?

— Elles sont très favorables à M. le Président du Conseil. Jugez donc si elles sont en conformité avec ce que doit penser un bon chrétien. Le crucifix est replacé, par ordre gouvernemental, dans les classes. L'enseignement du catéchisme est reconstitué, et il est encouragé de toutes manières. Les instituteurs sont priés de suivre eux-mêmes des cours de théologie et de morale que donnent des prêtres éminents. Et l'impulsion est tellement vigoureuse, qu'ils ne s'y dérobent pas. Dans quelques années, l'atmosphère catholique de l'Italie sera de nouveau purifiée. Notez bien mes expressions. Il y a maintenant une collaboration cordiale de l'Église et de l'État. Grâce à elle, nos compatriotes vont se trouver dans des conditions générales de vie favorables à la Foi. Je suis convaincu qu'il faut commencer par des réformes profondes des principales institutions et des principales directives du gouvernement. Les progrès individuels sont faciles ensuite. Permettez-moi de me servir d'une comparaison. Des gens habitent sur un marais ou à proximité d'un marais. Qu'est-ce que le bon sens ordonne ? De laisser le marais dégager indéfiniment ses miasmes, pendant que les hygiénistes s'efforcent d'immuniser chacun des êtres qui y vivent ? Ou bien de commencer par assainir ce sol ? Le fascisme, que son inspiration essentielle, ses méthodes et ses ambitions portent au souci de la collectivité elle-même infiniment plus qu'au souci de ceux qui la composent s'est prononcé hardiment pour la deuxième de ces méthodes. Il est clair, selon moi, que tout en étant dédaigneux des procédés habituels de l'individualisme, il rend à l'individu des services inappréciables.

» Mais revenons, si vous voulez bien, au problème scolaire.

» Dès qu ils ont été les maîtres de la municipalité de Florence, les fascistes m'ont sollicité de diriger les écoles de la ville. J'ai d'abord essayé de me dérober. Mais ils ont invoqué avec tant d'insistance mon amour des enfants, mes goûts scientifiques, et la nécessité qu'un tel poste fût occupé par un homme libre de s'y consacrer tout entier et que son activité antérieure y a préparé, que je me suis laissé nommer. On s'est vite rendu compte qu'un religieux est généralement plus apte à un échevinat de l'Instruction Publique qu'un ingénieur, un commerçant ou un avocat.

» M. Mussolini entend réaliser des réformes pédagogiques d'une magnifique ampleur.

» Il veut que les études en Italie soient beaucoup améliorées. Il médite pour cela de sélectionner sévèrement les élèves afin que les plus capables seuls accèdent aux Universités. Le fascisme, ne l'oubliez pas, est une aristocratie, un commandement des meilleurs pour le bien de la nation. Il a parmi ses principes fondamentaux celui-ci : Un pays ne prospère et ne rayonne que s'il substitue à la manie d'égalité, qui est une manie de barbares ou de décadents, la passion de l'inégalité, du maximum d'inégalité, au nom du mérite, mais en faveur de tous.

» La plupart de nos établissements d'enseignement moyen appartiennent à l'État. M. Mussolini médite d'en confier la gestion à des particuliers, ou plutôt à des groupements de particuliers, à des ecclésiastiques, par exemple, et à des religieux. La Franc-Maçonnerie qui s'était terrée, par peur du fascisme, est très inquiète de cette orientation. Elle se prépare à la combattre, malgré les dangers auxquels elle s'exposera en la combattant.

Au moment où nous le quittions, le R.P. Pistelli nous recommanda de consulter à ce sujet une personnalité de l'entourage immédiat du Ministre Gentile.

Ce sujet était d'importance. Nous prîmes soin de ne pas manquer à cette recommandation.

On nous confirma que les Loges se préoccupent beaucoup des réformes scolaires, projetées ou en cours. Les fanatiques du Palazzo Giustiniani, nous dit-on, ont commencé par se prévaloir du progrès scientifique ; ils n'exigeront qu'ensuite la neutralité scolaire, le laïcisme scolaire, l'athéisme scolaire.

Ces pronostics étaient exacts. Une lettre de M. Benedetto Croce, datée de ces jours-ci, dénonce les intrigues maçonniques contre les directives du Ministre Gentile.

Signalons en passant que M. Gentile n'est pas catholique ; il est d'origine libérale et de philosophie hégélienne. C'est sous l'impulsion du fascisme qu'il agit. Quiconque réfléchit ne manquera pas de tirer quelques conclusions de cela...

* * *

Nous comptions rencontrer à Bologne Son Éminence le Cardinal Nasalli Rocca. Un fâcheux contre temps nous en a empêché.

Il nous fut cependant permis d'interroger une notabilité de cette ville, laïc qui s'est préoccupé beaucoup de l'avenir du catholicisme italien.

« Remarquez, nous dit-il, remarquez que le Parti Populaire n'a pas fait pour l'Église, en plusieurs années, le tiers ou seulement le quart de ce qu'ont fait M. Mussolini et ses partisans. J'ai été longtemps le soutien du P. P. Maintenant je reconnais qu'il est condamné par son esprit même à une sorte de médiocrité religieuse. Le Parti Populaire est électoraliste. Comme tel il croit nécessaire de ne pas être très catégorique, mais d'établir des moyennes, de biaiser. Ces moyennes ne sont-elles pas fatalement des renonciations ? Et ces renonciations ne méritent-elles pas souvent une appellation plus dure, le nom de trahison ? Une dictature, elle, a le goût de l'absolutisme, elle en a le besoin, elle se confond avec lui. Dans un pays hérétique ou schismatique, elle serait pour nos saintes croyances un désastre. Mais, en Italie, elle doit se prononcer en faveur du Catholicisme, non pas avec des tempéraments et des pusillanimités, mais avec la décision et l'énergie qui lui sont naturelles. »

Un prélat était présent à cet entretien.

Comme je le pressais de se prononcer : « Je suis tenté de croire, avoua-t-il enfin, que Don Sturzo s'est trompé. Il est un merveilleux organisateur. Il est infatigable au travail. Il a, me semble-t-il, un vif désir du bien. Mais c'est son inspiration même qui me paraît critiquable. Il a vraisemblablement compté beaucoup plus sur des embrigadements que sur un puissant élan des âmes. Il n'a pas fait sa part à l'Esprit. Il a manqué de Mystique. »

Ainsi posé, le problème devait rebondir.

— « Don Sturzo est un Sicilien, cria l'un, et cela l'incline au sophisme. »

— « Son étoile brillera quelque jour avec un éclat nouveau », fut-il aussitôt répliqué.

— « Non ! non ! le fascisme s'est emparé de toute la nation. Il l'alimente, il l'exalte, il la grise. Un retour aux méthodes parlementaires n'est pas possible. »

Les intelligences, les passions, les faces se tendaient. Ces hommes d'un sang vif et chaud s'acheminaient, par des contradictions rapides, à des assertions schématiques, sommaires et violentes, qu'ils n'eussent sans doute pas proférées dans le calme mais qui correspondaient à des aspirations intimes, à des affections ou à des antipathies profondes, à leur subconscient.

Un des interlocuteurs, un prêtre quinquagénaire et qui fut longtemps démocrate-chrétien, essaya de tempérer le débat.

— « Ne nous passionnons pas ainsi, conseilla-t-il, pour un avenir incertain. M. Mussolini règne et gouverne. Il est incontestablement le maître de la Nouvelle Italie, un maître ardemment obéi, ardemment aimé, admiré, idolâtré. Combien d'années se maintiendra-t-il ? Je ne le sais, mais je me réjouis de ses succès présents, et je redoute sincèrement qu'il succombe. »

Celui qui tenait ce raisonnable discours tint alors un propos que j'avais entendu à Rome quelques jours auparavant : « Si M. Mussolini succombait, toute la canaille qu'il a vaincue, domptée, matée, prendrait une sauvage revanche. Les trois quarts de nos églises brûleraient. »

— « Mais il ne succombera pas », soutint l'un avec intransigeance.

— « Le parlementarisme, fut-il ajouté aussitôt, est une forme périmée de gouvernement. Il faut se réjouir, du point de vue catholique, que son discrédit soit complet chez nous. Le parlementarisme exaspère les préventions de l'individu, du plus stupide et du plus immoral, comme de celui qui a de l'intelligence et de la loyauté. Il intoxique chacun par cette idée que l'État, la Nation, les plus nobles idéalités de la patrie, les destinées mêmes du pays dépendent de nos préférences, de nos sympathies, de nos haines, de nos commodités et de nos votes. Quelle aberration ! Il y a, par le parlementarisme, une hypertrophie de l'orgueil, un monstrueux développement de la vanité individuelle, une émancipation, une « souverainisation », une « royalisation » du plus médiocre et du plus pervers.

Pensez-vous que cela soit conforme aux idées et aux intérêts du Catholicisme ? Dans nos sanctuaires, le fidèle ne définit pas la croyance, il ne la limite pas, il ne l'adapte pas. Elle lui est proposée de très haut. Elle lui est imposée par l'autorité la plus sublime qui soit. En d'autres termes, dans le Catholicisme l'homme est un sujet. C'est donc créer des difficultés redoutables que de faire de l'homme un souverain, un roi dans toutes les sphères de son activité. Pourquoi ? Parce que c'est établir une opposition, c'est établir une antinomie, une contradiction entre les habitudes, les démarches, les sentiments, les idées de cet homme dans sa vie civile, économique et intellectuelle, et les habitudes, les démarches, les sentiments, les idées de ce même homme dans sa vie catholique. Ce heurt n'est-il pas de nature à ébranler beaucoup sinon à détruire ? De plus en plus la prédication perd de sa fermeté. De plus en plus les fidèles jugent avec quelque impertinence des choses de la Foi, comme ils jugent de tout le reste. Ne vous inquiétez-vous pas de cela ? Le fascisme a rendu aux consciences italiennes le grand service de leur rappeler la nécessité d'une subordination de l'individu à la collectivité, la nécessité d'une hiérarchie, d'un ordre, qui, je le répète, dans un pays de catholicisme millénaire comme l'Italie ne peut qu'être favorable au catholicisme. »

On le voit, la dispute ne manquait pas d'élévation et d'éloquence.

Elle était loin d'être à son sommet.

— « Le parlementarisme, fut-il dit presque aussitôt, habitue le citoyen à réduire sans cesse ses sacrifices et à accroître sans cesse ses exigences. Il est le contraire de l'ascétisme. Or, sans ascétisme, une nation ne peut se développer comme une religion ne peut se maintenir. Le fascisme, lui, signale, avec une force extrême, la pressante nécessité que chacun se prépare à donner à la patrie ses richesses, sa vigueur, ses amours, son sang. C'est une école de rude mais saine générosité ; c'est une école d'abnégation. Pensez-vous que cela ne soit pas, par bien des points, favorable à la vertu ? »

— « Bref, conclut un des interlocuteurs, il y avait en Italie une protestantisation et une matérialisation par les voies de la politique. Et le fascisme, étant essentiellement anti-individualiste par sa doctrine et par son éthique, est aussi antiprotestant. »

Nous reviendrons sur cet aspect du problème. Bornons-nous à noter cette fois que les méthodistes américains qui projettent de s'établir à Rome au Monte-Mario, et que les Y. M. C. A. font à M. Mussolini une opposition ardente et que M. Mussolini ne dissimule pas son animosité à leur endroit. Plusieurs fois, le bruit a couru que des décrets d'expulsion seraient lancés contre eux.

* * *

Il conviendrait d'examiner attentivement tout ce qui précède. Mais nous tenons à ne transmettre cette fois, qu'en témoin, des opinions qui ont cours dans des milieux très actifs de la Péninsule.

L'occasion nous sera donnée prochainement de nous expliquer davantage quand nous exposerons ici les vues du Général Bolzon, un des chefs du fascisme, merveilleux soldat que préoccupent, à un degré étonnant, les problèmes de spiritualité dans la politique italienne.

N. WALLEZ,
Professeur à l'Ecole Supérieure Commerciale et Consulaire de Mons.

Jeunes filles américaines (1)

Les Anglais prétendent — mais faut-il croire tout ce qu'ils racontent des Américains ? — qu'avant même qu'un transatlantique venant de Southampton ou de Cherbourg n'ait été amarré, le voyageur de marque arrivant à New-York court grand risque d'être happé, dans la cabine où il boucle sa dernière valise, par un journaliste en mal de copie et désireux de recueillir ses premières impressions sur l'Amérique.

Et le grand homme aura beau protester que c'est son premier voyage aux Etats-Unis ; qu'il peut à peine se vanter de connaître les institutions fédérales par les livres, le Niagara, par le cinéma, la vie américaine, par quelques pages de Bourget : peu importe ! La question pressante exige une réponse : « Que pensez-vous des Etats-Unis » ?

Le reporter serait fort désappointé que le grand homme n'en pensât rien ; mais il lui suffit très amplement qu'il en pense n'importe quoi d'élogieux.

Voilà ce que prétendent les Anglais...

J'avais débarqué depuis trois jours et délaissé New-York pour Philadelphie lorsque j'eus l'occasion, pour la première fois, d'entrer en conversation avec un citoyen du Nouveau Monde qui ne fût pas cireur de bottes ou garçon d'ascenseur. Le hasard, qui fait bien les choses, voulut que ce citoyen, ou plutôt que cette citoyenne fût un des plus intéressants spécimens de féminité yankee qu'on put rêver : simple, délurée, ouverte, pleine de verve et de santé.

J'avais à peine eu le temps de lui dire deux mots que mon interlocutrice m'interrompit, pour me lancer de l'air le plus simple du monde :

— « Que pensez-vous des jeunes filles américaines ? »

Du coup je me remémorai la boutade des Anglais, et je souris.

— « Les jeunes filles américaines, mademoiselle ? En vérité, je les trouve extraordinairement... curieuses. »

Elle ne sut jamais si je voulais dire par là qu'elles étaient les phénomènes les plus remarquables que j'aie rencontrés, — ou si j'entendais, au contraire, souligner en elles l'excès d'une imperfection que l'on s'accorde à reconnaître à leur sexe.

Mais voici qu'après avoir coudoyé pendant un an les types les plus divers de la flore féminine d'outre-Atlantique ; qu'après avoir eu, depuis lors, le loisir et le recul suffisants pour dégager mes impressions et classer mes souvenirs, l'idée m'est venue de répondre aujourd'hui à la question qui me fut si intempestivement posée là-bas, et de dire ce que je pense de la jeune fille américaine.

La jeune fille américaine est, de certaine façon, plus précoce que la nôtre. Le système d'éducation en honneur aux Etats-Unis l'admet plus tôt et plus librement que chez nous aux multiples manifestations de la vie sociale : à l'heure où elle quitte la « high-school » pour aborder la vie universitaire, vers seize à dix-huit ans, elle est parfaitement consciente de sa valeur et possède, sur toute chose, des idées bien arrêtées. Une fois lancée dans le tourbillon de la vie mondaine et consacrée « débutante », elle jouit d'un prestige inattaquable. Étoile, elle scintille avec éclat jusqu'au jour où elle s'enfonce, à l'horizon indécis, dans les brumes de la vie matrimoniale.

Cycle assez bref, cinq ou six ans peut-être.

Mais quelles années !

A l'encontre de la plupart de leurs cousines de l'ancien monde, beaucoup d'américaines passent par l'Université. Nombre de jeunes filles de condition modeste en suivent les cours parce qu'un diplôme universitaire est souvent nécessaire à l'obtention d'un emploi de secrétaire ou de dactylographe ; les jeunes filles de la société les fréquentent par souci de parfaire leur instruction, par désir de se créer des relations et de prolonger leurs années de « bon temps » et aussi un peu, s'il faut ajouter foi aux doléances d'une brave maman multimillionnaire, pour être à même de subvenir à leurs besoins le jour où les événements

(1) Conférence donnée à Bruxelles au Cercle St-Capistran, le 17 octobre 1923.

les contraindraient à se créer une position ; « Songez donc, Monsieur, me disait-elle, à tout ce qui peut arriver en des temps où l'argent circule avec une si effarante rapidité ! »

Voici donc notre jeune miss à l'Université.

Ne vous imaginez pas l'austérité réfrigérante de vieilles bâtisses sans prétention, à front de rue, dans un quartier calme ; ni moins encore, des salles exiguës péniblement éclairées par un soleil qui a forte affaire à traverser des carreaux poussiéreux ; ni surtout de doctes professeurs à allures empesées, courbés sous l'âge et l'accumulation de leur science...

Mais, au contraire, figurez-vous, en pleine campagne, un parc immense ; des pelouses rases sous l'ombre opaque de vieux érables ou la joyeuse floraison des magnolias ; et de-ci de-là, dans l'enchantement de la verdure et de la couleur, un bâtiment de pierre d'un beau gothique, une chapelle, une stèle de marbre, un portique envahi de vigne-vierge. Entrez, et c'est une profusion de lumière dans les classes en gradin et en amphithéâtre où, devant cinquante élèves confortablement installées dans leur fauteuil-pupitre, une femme-professeur donne son cours avec autorité, en attendant que lui succède, pour une autre branche, un jeune instructeur rasé de frais et bien pris dans son veston à martingale.

Représentez-vous ce tableau, et vous aurez Bryn-Mawr, Vassar, et telle autre grande université féminine. Prenez Cornell, et ce sera le même spectacle, sauf de voir, au lieu de cinquante étudiantes groupées autour d'une chaire, un auditoire mixte où les éléments masculin et féminin se disputent la majorité. Type d'université, comme il en existe beaucoup aux Etats-Unis, et qui pratiquent la coéducation, — *coed*, comme ils disent là-bas.

Cela peut nous sembler étrange, ce spectacle assez inattendu d'une vie universitaire complètement organisée sur le principe de l'identité et de la fusion des existences masculine et féminine dans les limites d'un même « campus ». Mais cela semble fort naturel aux intéressés qui, pour un peu, s'étonneraient que l'on s'en étonnât. Ne nous étonnons donc pas... Admettons que tout se passe pour le mieux dans le plus agréable des mondes, et qu'en un pays où le sentiment chevaleresque est proverbial, — ce qui n'empêche pas les dames de voyager debout dans les trams, — les jeunes filles ne puissent que se féliciter de poursuivre des études parallèles avec des rivaux déférents. Mais hélas ! pourquoi faut-il alors que des voix discordantes se fassent entendre, du sein même de la population universitaire des collèges mixtes, et que l'on ouïsse des protestations dans le genre de celle des *seniors* ou étudiants en dernière année de l'université de Cornell, qui proclament la coéducation un système « antiscientifique et indéfendable » et réclament la limitation immédiate du nombre des étudiantes admises à suivre les cours sur les mêmes bancs qu'eux. — « Les femmes, ajoutent-ils, doivent avoir leurs universités à elles. Il ne nous plaît pas qu'elles entonnent les chants universitaires de Cornell sur les *ferryboats* de New-York. » Les étudiants paraissent donc plutôt vexés du voisinage de leurs compagnes d'études; il est vrai que celles-ci doivent en être flattées d'autant. Questions d'amour-propre. Ne nous en mêlons pas...

Que l'université soit mixte ou purement féminine, peu importe d'ailleurs au point de vue du résultat pratique auquel vise l'aspirante doctoresse ou la future bachelière. La présence des boys peut ajouter un stimulant à l'ardeur des universitaires enjuponnées. Mais cet aiguillon ne leur est pas indispensable pour entreprendre avec énergie les études qu'elles se sont assignées.

Quelles études ? demandera-t-on.

Il me souvient d'un thé où un destin généreux me donna pour partenaires deux jeunes filles, étudiantes évidemment. Trio bien sage dans un coin, nous devisions, autour d'un *lemon tea*, de ces mille riens sur lesquels se réalise toujours l'accord des gens qui se rencontrent pour une première et peut-être dernière fois. Puis, insensiblement, les jeunes filles, feignant d'oublier ma présence, — ou peut-être parce que j'étais là ? — en vinrent à donner un tour plus personnel à la conversation et à s'entretenir mutuellement de leurs études. L'une était de Vassar, l'autre était de Smith ; l'une se spécialisait dans l'approfondissement du grec, l'autre préparait un doctorat en chimie. Et le pauvre moi, oublieux depuis longtemps des temps primitifs du verbe *didômi* ; ignorant depuis toujours de la formule de l'acétate d'éthyle ; le pauvre moi commençait à s'écrouler sous l'évidence de son infériorité vis-à-vis de ces pics de la Mirandole à la chevelure en casque. Que voulez-vous qu'il fît, contre deux ?... Qu'il se tût ? — Non. Un beau désespoir, alors, me secourut :

— Mesdemoiselles, leur dis-je, vous vous entretenez là de fort savants et palpitants problèmes. Me permettriez-vous de vous interrompre pour vous poser une question ?

— Mais nous en serions trop heureuses !

— Savez-vous combien de temps il faut pour cuire un œuf mollet ?

— Oh ! vous êtes trop drôle, en vérité !

— D'accord, mais j'insiste. Le savez-vous ?

— A vrai dire, nous n'y avons jamais songé.

J'en restai là, de peur de paraître un maniaque, et surtout par crainte de m'enorgueillir de la stupéfiante supériorité de mon savoir...

Je ne veux pas, c'est entendu, généraliser leur cas.

Mais je pense pouvoir reprocher aux études universitaires féminines, telles qu'on les pratique aux Etats-Unis, leur caractère un peu trop spéculatif et de faire la part trop mince aux réalités de l'existence. Or il faut vivre avant de philosopher, et à tout prendre j'aime mieux savourer un œuf à la coque parfait que de m'entendre expliquer en grec les raisons chimiques pour lesquelles l'œuf serait dur.

N'insistons pas, pour ne pas prolonger une discussion sur le terrain brûlant où la cuisine et la science entrent en conflit ; secouons la poussière de nos souliers sur le seuil de l'université, et entrons, — c'est l'hiver et il est onze heures du soir, — entrons dans telle salle de bal d'un grand hôtel de Washington ou de Philadelphie.

Je décèle un mouvement de recul au moment où vous pénétrez sous l'éblouissement des lustres. Ne bronchez pas ! Le bruit que vous entendez n'a rien qui doive vous alarmer. Ne croyez pas, si un claxon vous déchire le tympan, qu'une automobile vienne de faire irruption au milieu des danseurs, et que les cris soient ceux des personnes qu'elle écrase. Si vous frémissez aux accents inattendus d'une trompette, ou à quelque vacarme insolite, ne vous imaginez pas courir un danger sérieux.

Les musiciens usent comme ils peuvent des instruments qu'on leur a mis entre les mains, et il est de science certaine que l'on tire des accords moins mélodieux d'un tambour et d'une sirène que d'un violon ou d'une harpe. Jazz-band est Roi. Faites-en votre deuil, et bouchez-vous les oreilles.

Mais vos yeux, à leur tour, sont angoissés. Bannissez toute crainte. Les couleurs ultra-voyantes sont de mode cette année ; par conséquent elles sont jolies. Le décolletage se porte, ma foi, très échancré. Mais les proportions sont respectées : les jupes sont courtes. Les sautillements perpétuels des personnages vous étonnent ? C'est à tort. Le « toddle » ne peut être disgracieux, puisqu'il est admis !

Et vous vous émerveillez enfin du sans-gêne des jeunes gens qui viennent enlever les danseuses à leur cavalier de l'air le plus innocent du monde, en attendant qu'on vienne leur ravir la jeune fille à leur tour. Cela n'a rien que de très reçu. C'est américain. C'est le *cut-in*, autrement dit, et en traduction très libre, le critère de la popularité. Chez nous les danses sont relativement courtes et après avoir engagé sa danseuse chaque cavalier est assuré de la garder jusqu'à la danse suivante. C'est classique, et cela manque d'imprévu. Les Américains ont trouvé mieux. Leurs danses durent beaucoup plus longtemps que les nôtres et il n'y a pas d'engagements. Tout jeune homme peut, à tout moment, venir poser la main sur l'épaule d'un danseur, ce qui est une manière polie de lui signifier qu'il a à abandonner sa danseuse au profit du nouvel arrivant. Celui-ci ne la conservera peut-être pas longtemps, car la liberté qu'il s'est arrogée à l'égard d'un autre, d'autres peuvent se la permettre à ses dépens.

Vous imaginez d'ici, au point de vue masculin, les inconvénients, — j'allais dire les dangers — du système : si par ignorance ou par réel dévouement le jeune homme « raccroche » une jeune fille peu connue, ou peu agréable, il court grand risque de l'avoir sur les bras pendant toute une danse et plus, à moins de la perdre en feignant de la conduire au buffet... Si, d'autre part, il se hasarde à choisir une jeune fille à succès, il doit se préparer à ne pas faire trois pas avec elle sans se la voir enlever par quelqu'un — qui n'aura d'ailleurs pas plus de chance que lui.

Mais au point de vue féminin, quelles occasions de petits triomphes ! L'orgueil d'une jeune fille est proportionnel au nombre de fois où les danseurs se la seront arrachée des bras les uns des autres. Le *cut-in*, je le disais, est le critère du succès et c'est par lui que l'on juge si une débutante est « populaire » ou non.

La débutante !

« Débutante » est le terme américain consacré pour désigner la

jeune fille pendant la première année de sa vie « sociale ». Son diminutif donne le nom charmant de *Debby*, que portent avec fierté ces personnalités marquantes des soirées mondaines.

C'est en leur honneur que sont organisés la plupart des bals d'une saison ; de nombreux dîners sont offerts, dont elles sont les hôtesses « d'honneur »; du premier au dernier jour de la *season* il n'est de fête dont elles ne soient les héroïnes.

Je me demande ce qui doit se passer dans la cervelle d'une jeune fille qui voit le monde à ses pieds, et dont la photographie agrémente la page de « mondanités » des grands journaux de la nouvelle Angleterre ?

Mais est-elle tout à fait responsable d'être infatuée d'elle-même lorsque son univers se limite au théâtre restreint de son existence oisive, où tout converge vers elle et la déifie ? Il faudrait beaucoup de vertu et un sens du ridicule que l'on ne possède pas à dix-huit ans, pour rester insensible à ces hommages exagérés, certes, mais combien capiteux !

Il n'en est pas moins vrai qu'à côté des attentions dont elle est l'objet à raison de son titre éphémère, une débutante peut ne pas manquer de succès personnel et être, — ce que toutes rêvent de devenir, — *popular and attractive*, populaires et attrayantes.

Les conditions de cette popularité sont malaisées à définir Elles se réduisent, ce me semble, à une qualité unique : avoir du *pep*, c'est-à-dire, si je traduis littéralement, avoir du poivre. Mais encore ? Avoir du poivre ce n'est pas nécessairement posséder des qualités naturelles comme la beauté ou le charme ; ce n'est pas davantage briller par une supériorité intellectuelle remarquable ; c'est plutôt avoir un entrain, réel ou simulé, qui vous fera trouver tout simple et très « sport », par exemple, de fêter le réveillon en plongeant dans l'Atlantique sur les côtes de la Floride. Avoir du *pep*, c'est s'amuser facilement de ce que « tout le monde fait », ou de ce que « personne ne fait », — cela dépend. C'est être « bon type »; c'est avoir du mordant et témoigner d'une résistance physique qui vous permette de supporter sans défaillance les plus invraisemblables fatigues.

Le *pep* c'est tout cela, avec la popularité comme récompense. Et la popularité ?

Elle ne consiste pas seulement, pendant le bal, à passer inlassablement des bras d'un cavalier à ceux d'un autre ; elle consiste aussi, après le bal, à être sollicitée de différents côtés à retaper son cœur chancelant par une promenade nocturne en automobile, sans chaperonnage importun.

Sans qu'il faille en dire plus long, vous aurez compris qu'en des réunions multipliées où il est admis qu'une jeune fille fume avec les jeunes gens et boive à même le flacon de liqueur dont beaucoup garnissent leur poche-revolver, tout ne se passe pas sans danger. On a beau être anglo-saxon, on n'en est pas moins homme — ou femme. Certains milieux, même protestants, s'en sont émus, et l'opinion publique, par la voie de la Presse, a vu débattre devant elle la question de la moralité américaine.

Le *Literary Digest* notamment se livra auprès des personnalités qu'elle jugeait les plus aptes à apprécier sainement leur temps et leur milieu, à une enquête sur la génération montante et particulièrement sur le point de savoir si le laisser-aller était tel que certains esprits maussades se plaisaient à le décrire, et si, comme le prétendaient d'austères censeurs, la moralité de la jeunesse yankee n'existait plus qu'à l'état de souvenir.

A cette question la presse religieuse fut presque unanime à répondre par un cri d'alarme : « l'étrange inconscience des parents, l'oblitération coupable du sens de leurs responsabilités, le déclin du sentiment religieux, la lâcheté devant la mode, ont accentué d'inquiétante façon le relâchement des manières et des mœurs, les hardiesses du costume et les extravagances chorégraphiques. La situation est pire qu'il y a un an ; mais le public s'y est insensiblement accoutumé, et sa tolérance s'étend aujourd'hui, inconsciemment, aux divagations qu'il eût réprouvées il y a quelques mois. »

On pourrait discuter la valeur de cette réponse,faite par des critiques vivant en dehors d'un monde qu'ils condamnent d'autant plus allègrement qu'ils s'en excluent par définition. Soit. Mais les présidents de collèges et d'universités, les rédacteurs de revues pédagogiques ? Ils connaissent les milieux de jeunesse, et savent, pour être en contact quotidien avec elle, ce que vaut la « nouvelle couvée ». Et ce n'est pas lourd, s'il faut croire nombre d'entre eux. « Pour la jeune fille d'aujourd'hui, le flirt, la cigarette et souvent l'alcool font partie intégrante de l'existence. Son orgueil est de n'être ignorante de rien... Mais elle n'est pas seule à devoir être blâmée : les jeunes gens portent leur part de responsabilité dans la situation actuelle. »

La cause du mal, d'après eux ? Manque de surveillance de la part des parents, et crise d'autorité.

Cette note pessimiste n'est pourtant pas générale. Les admirateurs du bon vieux temps trouvent, dans leur propre génération, des juges indulgents sinon d'ardents défenseurs de la jeunesse trémoussante d'aujourd'hui, pour qui « un certain laisser-aller dans le costume et la conversation n'implique pas fatalement un relâchement de la morale, et certains changements réels dans la moralité courante ne constituent pas un sérieux danger. Les conversations, plus libres que jadis, ont perdu de la fausse pruderie d'antan, continuent-ils, et c'est tant mieux. En réalité, s'il y a un revirement, c'est moins au fond qu'à la surface. Les bonnes manières, il y a cinquante ans, consistaient en d'habiles cachoteries, — cachoteries de mobiles et de sentiments, cachoteries de la personnalité tout entière, La réaction, le passage de ces cachoteries à la candeur a ses dangers et doit choquer les esprits âgés ; mais la franchise actuelle ne manque ni de naïveté ni de droiture. »

Ce qui signifierait, que *girls* et *boys* proclament tout haut ce que leurs grands parents pensaient tout bas, et se permettent au grand jour ce que ceux-ci n'auraient osé qu'en cachette.

Je ne sais s'il faut l'interpréter ainsi et tâcher de blanchir la génération présente en essayant de ternir la réputation de sa devancière. Sans vouloir en décider, ni prétendre davantage trancher dans un sens ou dans l'autre la question, toujours actuelle, posée par le *Literary Digest*, je crois pouvoir noter un état d'esprit frappant, qui fait le fond de la mentalité des jeunes filles américaines et conditionne toute leur existence : j'entends le dogme intangible de leur droit au plaisir.

« En France, lisais-je dernièrement dans une revue américaine, — et je le reprends pour y souscrire, — en France on apprenait et l'on apprend encore à la jeune fille qu'il faut « souffrir pour être belle » et ni elle, ni son frère ne s'étonnent de lire dans leurs livres de piété que la souffrance est une des conditions du bonheur... Je conseillerais aux mères américaines de bannir des préoccupations de leurs filles, à défaut de pouvoir la rayer du nombre des préoccupations de leur pays, la poursuite du plaisir. Une jeune fille à qui l'on répète à chaque instant qu'elle a droit au plaisir ne manquera pas, avant longtemps, de s'étonner que ce plaisir n'arrive pas, alors qu'elle en est gavée. » Et un autre écrivain, reprenant la même idée sous une autre forme, déclare sans ambages : « Je crois qu'à raison de l'excès d'avantages et de facilités de toutes sortes dont elle jouit, la jeune fille américaine doit être affligée d'une certaine insensibilité. Lorsqu'on obtient facilement tout ce que l'on rêve, on finit par s'imaginer que tout vous est dû. »

Si la jeune fille américaine pense un peu trop à son plaisir, ce n'est pas toujours sa faute. On lui offre souvent un genre d'existence qu'il serait héroïque de sa part de répudier ; la généralité de l'exemple peut entraîner la défaillance des mieux intentionnées ; sous les apparences d'une frivolité passagère peuvent se cacher des qualités foncières qui éclateront un jour en merveilles de générosité et de dévouement. Toujours est-il qu'aux yeux du spectateur du dehors la jeune fille américaine passerait facilement pour un charmant petit monstre d'égoïsme...

Il est, il faut le reconnaître, deux excuses à ce défaut. La première, c'est que les Etats-Unis ne connaissent pas, autant que nous, les misères de la Misère et les perturbations de la vie économique d'après guerre ; ayant un rôle moins urgent à remplir, dans un pays où l'argent dispense facilement du dévouement personnel, la jeune fille est moins blâmable de passer à s'amuser les plus belles heures que le Ciel lui donne. La seconde excuse, c'est qu'en recherchant son plaisir, la jeune fille ne fait que s'abandonner à l'exemple contagieux de ceux qui l'environnent. Car ce paraît être la conclusion pratique de beaucoup d'Américains en face de la brièveté de l'existence : « La vie est courte ; jouissons-en d'autant plus ! »

Des aspirations au bonheur, à la joie et au plaisir, toutes trois inhérentes à notre nature, la tendance au bonheur est celle qui correspond à la plus élevée de nos vocations ; elle est foncière, irréductible, et pour qui peut reporter dans l'éternité l'échéance de la félicité qu'il rêve, c'est, des trois tendances, la plus consolante et la plus chrétienne. L'amour du plaisir, au contraire, par le renversement qu'il implique dans l'ordre qui doit présider aux choses essentielles et régler nos désirs, est, des tendances que j'ai dites, la plus décevante et la plus païenne. Une humanité en quête de bonheur garde essentiellement

son caractère humain, invinciblement enclin à la recherche d'une stabilité et d'un équilibre où elle puisse se reposer dans la possession de la Paix. Une humanité gourmande de plaisirs — *Panem et Circenses !* — c'est, au point extrême de sa course, une humanité écœurée de jouissances et condamnée dans sa vitalité même.

Grâce au travail sauveur, les Etats-Unis ne sont pas près de s'abandonner à la pente de l'hédonisme ; il y a trop de virilité dans la race américaine pour qu'elle succombe à l'enivrement d'une vie parfumée. Je ne voudrais pourtant pas affirmer qu'elle soit exempte de toute complaisance envers les douceurs de l'existence, ni qu'elle reste insensible aux raffinements du confort matériel, — et moral.

Du confort matériel, dois-je le dire ? Il n'est pas de pays au monde où l'organisation de la vie soit prévue avec pareil luxe de raffinements.

Quant au confort moral,... faut-il insister, lorsqu'on se rappelle que les Etats-Unis sont un pays dont 50 % de la population ne s'embarrassent d'aucune pratique religieuse,ni vraisemblablement d'aucun Credo, et où les Protestants constituent les trois cinquièmes de la population qui professe. Or, qui dit protestantisme dit aussi condescendance extrême, et parfaitement logique d'ailleurs, à l'égard des caprices individuels imaginés par la libre fantaisie d'un chacun. Dès l'instant, en effet, où une religion, avec sa morale et ses dogmes,n'est plus soumise au critère infaillible d'une autorité reconnue ; du moment où, sous le couvert d'une même étiquette, il est loisible à quiconque de concevoir la vérité et le devoir selon l'angle de sa raison personnelle et de ses préférences ; de ce jour une religion ne peut plus abriter ses fidèles sous un même toit qu'à condition de se montrer également tolérante pour les idées de tous, également indulgente pour les errements de tous, également satisfaisante pour les exigences de tous. Elle cesse d'être un fanal pour n'être plus que le réflecteur d'une lumière diffuse, et l'on en vient alors à ce triste spectacle d'une religion travaillant à ramener à elle par les artifices de la publicité moderne un troupeau qu'elle a perdu faute d'une direction ferme.

Nous voyons des pasteurs introduire dans leurs temples austères des appareils cinématographiques; nous en voyons d'autres prôner la construction, à côté de leurs chapelles, de vastes et confortables bibliothèques ; et nous en voyons d'autres enfin, plus à la page encore, se demander pourquoi l'on n'adjoindrait pas au temple quelques chambres aux coins intimes et discrets, où la jeunesse pourrait, dans des conditions favorables, se faire la cour.

Je ne sais si cette dernière suggestion a déjà été réalisée ; si elle l'était, je doute qu'elle rencontre une approbation unanime, même de la part de cette jeunesse au bénéfice de qui elle est émise. Je l'épingle en passant, sans lui accorder plus d'importance qu'elle n'en mérite, mais non sans noter combien elle décèle peut-être d'habileté et de psychologie chez celui qui l'a proposée.

* * *

Et maintenant, — j'ai hâte d'y arriver pour ne pas se laisser dégager de tout ce qui précède une conclusion que je ne me permettrais pas de provoquer en vos esprits, — maintenant que je vous ai présenté la jeune fille américaine sous le moins édifiant de ses aspects ; que je vous l'ai dépeinte turbulente et légère ; que je vous ai dit, enfin, qu'en vivant pour son plaisir elle ne faisait qu'emboîter le pas aux fils de l'oncle Sam, (par quoi j'ai porté sur ceux-ci un jugement qui exige des correctifs); maintenant il faut, après tout le mal que j'ai pu découvrir en elle, que je vous confesse le bien que je sais de la jeune fille américaine.

La jeune fille américaine est avant tout foncièrement *franche*. Elle ignore les subtilités de langage que peut mettre à contribution un esprit retors et fuyant ; elle dit ce qu'elle pense comme elle le pense, et lorsqu'elle le pense carrément, c'est sans précautions oratoires qu'elle dit carrément son fait aux gens.

Fort désagréable... Pas tant que cela. D'abord, tout compte fait, parce qu'il est préférable de savoir à quoi s'en tenir sur les êtres et sur les choses, et de ne point se faire d'illusions sur l'opinion de ses semblables. Et puis surtout, parce que l'heureux caractère des Américaines, leur enthousiasme à déclanchement rapide, leur précieuse disposition à s'accommoder de ce qui s'offre à elles, leur donnent peu d'occasions de manifester avec acrimonie la grande franchise qui les distingue. A dire vrai, elles se plaignent peu, ne se jalousent guère et ne s'entre-déchirent pas plus que la moyenne de leurs congénères ; elles ont, d'autre part, l'emballement facile, parce qu'elles sont foncièrement jeunes de caractère.

Comblées de plaisirs de toutes sortes, au delà de ce que pourraient rêver les plus favorisées des jeunes filles de chez nous, elles s'amusent facilement, par contraste, des distractions les plus simples que leur fournissent les hasards d'un voyage ou d'une rencontre.

Dans les exercices au grand air, elles trouvent un exutoire à leur exubérance physique, en même temps qu'une excellente école de discipline et de volonté. Elles sont sportives autant que les hommes, et ce n'est pas peu dire ; chaque université possède plusieurs équipes rigoureusement entraînées de joueuses de golf, de tennis, de basket-ball et de hockey, ses championnes de la nage et du fleuret. Des *matches* interuniversitaires mettent aux prises des équipes sélectionnées des collèges rivaux, et la victoire de son *team* n'est pas, pour une capitaine d'équipe, le moindre des lauriers qu'elle puisse recueillir au cours de sa vie d'étudiante.

Les sports tiennent une place fort importante dans le programme d'études, au point que celles-ci sont organisées de façon à ne pas empiéter sur le temps réservé aux jeux. Les Américains, mieux que nous, ont compris l'importance de l'éducation physique dans l'œuvre de la formation intellectuelle, et ils complètent fort heureusement celle-ci par celle-là.

Il se manifeste parfois, et c'est fatal, une méconnaissance de l'importance relative des deux cultures, et une sollicitude exagérée pour le corps au détriment de l'intelligence ; mais les résultats pratiques du système n'en sont pas moins manifestes et heureux. Le sport a développé chez l'Américaine d'indiscutables qualités de courage, d'initiative, de décision et d'endurance, — l'esprit de corps et d'émulation, et la loyauté. Le terme *fair play* emprunté aux sports, déborde des limites de leur terrain ; il domine la vie américaine tout entière et, à défaut d'un critère transcendant, rappelle la condition essentielle de la moralité élémentaire.

Une autre qualité fréquente chez la jeune fille de là-bas, et qu'elle parvient à allier à la recherche de son plaisir, c'est la *générosité*, par accès. Une large générosité faite en une fois, plutôt que modeste et répétée ; une générosité qui se plaira davantage à jeter des dollars par milliers aux victimes d'un tremblement de terre, plutôt qu'à les distribuer aux quotidiennes victimes de la misère ; qui s'étendra aux animaux comme aux hommes, et s'apitoiera autant sur le sort d'un cabot mutilé que sur celui d'un ouvrier estropié. En un mot, générosité impulsive qui manque un peu de discernement, et se manifeste surtout sous la forme humanitaire et américaine de philanthropie.

Mais si je devais vous dire la qualité que j'apprécie le plus en la jeune fille américaine, je vous avouerais que c'est, psychologiquement parlant, sa *simplicité*. L'âme de la jeune fille américaine ne me paraît pas compliquée.

Cela tient, peut-être, à ce que cette brave personne d'âme ne jouit pas toujours dans la jeune Amérique des prévenances dont nous l'entourons ici.

Dans nos milieux latins et catholiques, imprégnés de spiritualité, l'âme est demeurée le grand principe de notre vie raisonnable, et la psychologie est restée à la base de nos connaissances philosophiques. Nous apportons à l'étude de l'âme, — de cet élément mystérieux qui constitue le moi pensant et agissant, — une attention que nous jugeons adéquate à l'importance de son objet.

Et c'est par un besoin, instinctif chez elles, d'analyse psychologique, que certaines de nos jeunes filles, arrivées à l'âge de « grandes pensionnaires », ne peuvent se défendre de scruter leur âme pour tâcher d'en interpréter les dispositions, réelles ou imaginaires. C'est la période souvent torturante des aspirations éthérées, des résolutions héroïques, des grandes indignations, des enthousiasmes incompris et des crises de vocation. C'est la période, plus ou moins longue, des « états d'âme » !

Ou je me trompe fort, ou les Américaines n'ont pas « d'états d'âme ». Non qu'elles n'aient point d'âme ; mais parce qu'elles s'inquiètent moins de la disséquer. Accaparées par les sports qui absorbent les loisirs que leur laisse l'étude, elles n'ont pas de temps à perdre en spéculations inutiles ni en réflexions approfondies. Elles sont ce qu'elles sont, et ne cherchent pas à découvrir le pourcentage rigoureux des éléments divers qui constituent leur active personnalité ; elles font ce qu'elles font, et se soucient peu de s'arrêter à considérer ce qu'elles pourraient faire d'autre, en mieux ou en pire ; elles ont ce qu'elles ont, et ne se torturent pas à la pensée de ce qu'elles pourraient avoir, pas plus d'ailleurs qu'elles ne se tourmentent à l'idée de ce dont elles pourraient être privées. En un mot, elles acceptent la vie sans l'interroger ; nullement introspectives, elles s'acceptent elles-mêmes telles

qu'elles se trouvent ; plus sensorielles qu'émotives, elles *voient*, là où nos jeunes filles *sentiraient*.

Elles sont plus simples.

Qualité ou défaut, si elle étouffe peut-être l'idéal, cette simplicité protège des imaginations stériles et fait, des Américaines, des réalistes plutôt que des rêveuses.

— Et en conclusion ?

— En conclusion...

Sur le paquebot du retour nous discutions, une jeune Américaine et moi, elle de tout ce qu'elle allait voir dans la vieille Europe qu'elle ne connaissait pas, moi de tout ce que j'avais vu dans la jeune Amérique que je venais de découvrir. Et après que nous eûmes passé en revue et comparé les institutions, les mentalités, les mœurs, les aspirations des deux mondes, la jeune Américaine me demanda en conclusion :

— Et les jeunes filles ?

— Vous voulez que je vous dise quelles jeunes filles je préfère, des vôtres ou des nôtres ? hasardai-je, assez inquiet.

— Oh ! non. Ce serait une question indélicate de ma part. Je vous demande simplement ce que vous pensez de *nous*.

— De vous ? En vérité...

Et je ne pus que lui répondre ce que j'avais répondu à mon autre interlocutrice, dix mois plus tôt :

— ...Je vous trouve extraordinairement... curieuses.

Mais cette fois je n'entendis plus laisser à ce mot sa signification ambiguë, et je précisai que je voulais exprimer par là l'étrange amalgame de grandes qualités et de menus travers qui font de la petite Américaine une personnalité amusante et bizarre, — une séduisante jeune fille doublée d'un bon garçon.

Vicomte CHARLES DU BUS DE WARNAFFE.

A propos du Congrès des Familles nombreuses (1)

Ce Congrès, tenu à Bruxelles le 28 octobre, fut une nouvelle manifestation de la vitalité de la Ligue des familles nombreuses, et des sympathies qu'elle rencontre dans les milieux les plus divers.

Fondée en octobre 1920, la Ligue comptait, en mai 1921, 3.000 membres ; en mai 1922, elle en comptait 15.000 ; en mai 1923, 29.000 ; aujourd'hui, elle groupe 35.000 membres, presque tous chefs de familles d'au moins quatre enfants, ce qui porte en réalité ses effectifs à 270.000 personnes.

Elle a créé 28 Sections régionales, dont le territoire correspond d'ordinaire à un arrondissement, et 450 Sections cantonales ou locales.

Elle publie un Bulletin trimestriel, qui bientôt sera transformé en Bulletin mensuel.

Elle a obtenu, en ce court espace de temps, des résultats qui, pour un début, ne sont pas méprisables. Le premier et le plus important est d'avoir posé devant l'opinion publique, en dépit des mille sujets qui la sollicitent depuis l'armistice, le problème des familles nombreuses, d'en avoir fait sentir la gravité, et de s'être acquis, pour le résoudre, le concours de collaborateurs nombreux, influents et dévoués.

A sa demande, le gouvernement a créé une Commission officielle qui travaille avec une assiduité et une ténacité peu communes à l'élaboration des réformes attendues.

Les réalisations immédiates et concrètes ne manquent d'ailleurs pas et le dernier numéro du Bulletin de la Ligue en donnait le résumé suivant : Allocations familiales payées par un grand nombre d'entreprises privées occupant ensemble 250.000 ouvriers. — Doublement de l'allocation ou indemnité familiale de tous les fonctionnaires et agents de l'État. — (Ces deux premières mesures valent aux familles belges plus de 100 millions de francs annuellement.) — Réduction sur les chemins de fer et les tramways vicinaux. — Exemptions et sursis en matière militaire. — Dégrèvements en matière fiscale. — Tour de faveur aux familles nombreuses pour le réglement des dommages de guerre. — Préférence accordée par plusieurs sociétés d'habitations à bon marché. — Réductions de minerval dans les établissements d'instruction. — Achats en commun, affiliation aux coopératives, réductions chez un très grand nombre de commerçants. — Un legs de deux millions en nue propriété, qui, lorsque l'usufruit s'y joindra, permettra des affectations utiles aux familles nombreuses. — Enfin la Ligue a noué entre ses membres des liens et des relations qui se traduisent par des encouragements et une entr'aide effective là où les comités locaux sont actifs et dévoués.

Les débuts sont donc pleins de promesses.

* * *

Dimanche dernier, les locaux mis à la disposition du Congrès, au Palais d'Egmont et à l'Hôtel de Ville de Bruxelles, se trouvèrent trop étroits pour les participants qui s'y pressaient.

Trois sections se partagèrent le programme de la matinée : la première traita des affaires intérieures de la Ligue ; les deux autres étudièrent les allocations familiales et la protection de la famille contre l'immoralité publique, marquant ainsi les deux grandes préoccupations de la Ligue qui, aux termes des Statuts, « unit les familles nombreuses pour la revendication de leurs droits et pour la défense de leurs intérêts moraux et matériels ».

Nous ne nous étendrons pas sur l'analyse des rapports, discussions et discours qui remplirent cette journée. Les journaux quotidiens de toute nuance en ont reproduit l'essentiel ; on en trouvera le détail dans les publications de la Ligue.

Mais nous voudrions profiter de cette occasion pour souligner un des traits caractéristiques de la Ligue belge des Familles nombreuses et pour dissiper une bonne fois les restes de certaines appréhensions qui se sont fait jour çà et là à son sujet.

* * *

La Ligue se tient en dehors des partis. Elle n'a aucun lien avec aucun d'entre eux. Elle ne nourrit aucune arrière-pensée. Elle considère comme essentielle et indispensable au succès de ses efforts l'observation rigoureuse de l'article 3 de ses Statuts, article ainsi conçu :

La Ligue se place sur le terrain de L'UNION des familles belges. Elle fait appel au concours de tous ceux qui, sans distinction d'opinions philosophiques ou politiques *ni de*

(1) L'abondance des matières nous a fait différer de huit jours la publication de cet article.

conditions sociales, adhèrent à ses principes et s'engagent à défendre son programme.

Ces principes sont les suivants :

La famille est la cellule sociale. Les familles nombreuses, aujourd'hui plus que jamais, procurent à la société tout entière des avantages éminents ; elles supportent de ce chef des charges très lourdes. A ces services rendus, à ces charges supportées, doivent correspondre des droits et des compensations spéciales.

Il suffit donc de tomber d'accord sur le rôle et sur les droits des familles nombreuses dans l'état actuel de la société pour entrer de plain-pied dans la Ligue et pour s'y trouver chez soi. Aussi y rencontre-t-on, unis dans une collaboration sincère et cordiale, des hommes qui puisent l'inspiration générale de leur vie aux sources les plus opposées : croyants et libres-penseurs ; catholiques, libéraux, et socialistes ; wallons wallonnisants et flamands flamingants. Le Bureau de la Ligue, composé d'un président et de trois vice-présidents, forme un quatuor où s'harmonisent tous les tons et tous les timbres de l'orchestre politique et racique. Le Comité de patronage présente une gamme non moins étendue et non moins variée, dans laquelle on relève, à côté des noms de S. E. le Cardinal Mercier et de catholiques notoires, ceux de MM. Guinotte, Max, P. Hymans, Servais, Pirenne, Max Hallet, Buyl, Spinhayer, Houget, Verhoogen, Pépin, etc. Au Congrès de dimanche dernier, une des sections était présidée par le député libéral Pécher et une autre par le sénateur socialiste Volckaert, deux hommes qui, pour le dire en passant, apportent aux travaux de la Ligue le concours le plus apprécié et le plus efficace. M. le Ministre libéral Masson a contribué avec la plus active sympathie à la création de la Commission des familles nombreuses et, à diverses reprises, à Mons et à Bruxelles, il a appuyé de sa belle éloquence les revendications de la Ligue.

Dans le domaine des revendications matérielles, les vœux de la Ligue ont trouvé un accueil favorable auprès de M. Neujean qui a promis de doubler les indemnités familiales de son personnel, — promesse ratifiée par M. Theunis et étendue à tout le personnel de l'État. Il en a été de même auprès des industriels de toute opinion pour les allocations familiales, puisque toute la Fédération Charbonnière, après l'Association des Constructeurs, et la Fédération du Bâtiment, a adopté le système. Parmi les sociétés d'habitations à bon marché, nulle, à notre connaissance, n'a réservé plus d'avantages aux familles nombreuses que le Foyer Anderlechtois qui est administré par le député socialiste Melckmans. C'est à lui que S. M. le Roi disait, le 15 avril dernier : « Vous faites bien de favoriser spécialement les familles nombreuses ; l'amélioration de la santé et de la moralité publiques sera la récompense de vos efforts. »

Enfin personne n'a réfuté avec plus de sagacité et d'à-propos les objections formulées contre l'action de la Ligue que M. E. Dupréel, professeur de philosophie à l'Université de Bruxelles (1).

Aussi la note juste au sujet du mouvement en faveur des familles nombreuses a-t-elle été donnée par un journal libéral, *L'Indépendance Belge*, qui écrivait dans son compte rendu :

« Ce Congrès est digne de retenir l'attention de ceux — » nombreux aujourd'hui — qui estiment que les familles nom- » breuses comptent dans la société et que leur voix doit être » écoutée avec la plus grande bienveillance. »

* * *

(1) Voir *Bulletin de la Ligue*, octobre 1923. Bruxelles, rue Moris, 16.

Si nos adversaires politiques craignaient de voir la Ligue dévier de la voie où ses fondateurs l'ont délibérément engagée, nous leur répondrions :

Ce danger, il dépend de vous de l'écarter : ne laissez pas aux catholiques le monopole de la défense de la famille et des familles nombreuses en particulier. Prenez votre part, et prenez-la la plus grande possible, dans toutes les initiatives, les travaux et les efforts de la Ligue.

Sans doute, l'institution familiale est reconnue et consacrée par la religion catholique ; les intérêts familiaux sont de ceux dont l'Église se préoccupera toujours.

Mais l'institution familiale n'est pas exclusivement catholique ; les intérêts familiaux sont chers à quiconque a le souci du bien public ; ce n'est pas un catholique, mais un philosophe positiviste, qui a heureusement caractérisé le rôle de la famille en l'appelant : la cellule sociale.

Quant au problème de la natalité, on a pu disserter et conclure différemment à son sujet aussi longtemps que l'afflux annuel des naissances accroissait dans une très forte proportion la population existante. Mais à l'heure où nous sommes, la crise de la natalité est si aiguë, le progrès de la *dénatalité* a pris une allure si inquiétante, il nous mène avec une telle rapidité à l'épuisement et même à la disparition, que la crainte d'un surpeuplement est décidément chimérique.

Le dépeuplement apparaît, au contraire, comme une menace qui compromet l'avenir industriel, l'avenir commercial, l'avenir colonial, l'avenir militaire et, en définitive, l'existence même des peuples qui en souffrent. Aussi entendons-nous les voix les plus autorisées et les plus circonspectes jeter le cri d'alarme. Le 14 octobre dernier, le Président de la République française, M. Millerand, disait : « La politique de la natalité s'impose aux gouvernants de la France avec un caractère presque tragique de gravité et d'urgence ». Et chez nous, le Roi Albert écrivait le 8 juin dernier : « La question de la natalité est une des plus graves qui se posent en ce moment devant le Pays. Elle doit être abordée dans un esprit de prévoyance à longue échéance, dans un esprit à la fois élevé et pratique ».

* * *

Cet esprit élevé et pratique est celui dont prétend s'inspirer la Ligue des Familles nombreuses.

Elle poursuit un but éminemment patriotique, social et désintéressé. Elle compte pour y atteindre sur la collaboration de tous les bons citoyens. Ceux qui se joignent à elle n'ont pas à sacrifier leurs convictions particulières.

L'union qui s'est faite en 1914 pour libérer la Belgique de l'ennemi commun peut et doit se maintenir, aujourd'hui encore, pour sauvegarder son avenir.

La sécurité et la prospérité du peuple belge sont liées au sort des familles nombreuses.

Il s'agit d'assurer à celles-ci le respect qui leur est dû pour la noble mission dont elles s'acquittent, et les ressources nécessaires pour alléger les charges qu'elles assument.

Les partis qui se désintéresseraient d'elles en seraient d'ailleurs cruellement punis, car *la génération qui monte est élevée, pour plus des deux tiers, par les familles nombreuses*, et elle ne pardonnerait pas à ceux qui l'auraient délaissée.

Val. Fallon, S. J.
Membre du Comité Directeur de la Ligue des F. N.

Comment on prêchait au XVIe siècle

Philippe Bosquier, montois (1561-1636)

Ce nom est fort ignoré aujourd'hui. Il est pourtant celui du plus fameux orateur de Wallonie (1). Mais, il entre dans la destinée des grands tribuns de n'exister que pour ceux qui les virent gesticuler et de passer de mode dès qu'ils se sont tus.

Dieu sait toutefois quelles précautions Bosquier avait prises pour rester immortel. Il vécut dans ce temps de la Renaissance où le moindre assembleur de vers latins se promettait de vivre éternellement dans la mémoire des hommes. On était alors diablement naïf et vaniteux. Les religieux eux-mêmes suivaient le mouvement, et le R. P. Philippe Bosquier, récollet, est bien le Wallon le plus vantard qui se puisse trouver.

Voulant publier ses sermons, il commença, dès l'âge de trente-quatre ans, de le faire en français ; et, c'est ainsi que l'abbé Puissant, qui a tout, possède, en ses richesses : *Le fouet de l'académie des pécheurs, bastie sur la famine du prodigue* (Arras, 1597) et *La servitude des pécheurs tirée sur le modèle du prodigue évangélic* (Douai, 1600), deux petits volumes in-16, reliés en peau de truie, contenant treize discours, qui, avec *L'Académie des Pécheurs* (Mons, 1596, douze sermons) et l'éloge funèbre du prince Ch. de Croy, constituent, à ma connaissance, tout ce qui nous reste du bagage oratoire français du vieux Bosquier.

Mais, se sera-t-il bientôt dit, produire des livres français, c'est faire œuvre périssable. Le latin est la langue de l'éternité, et c'est en latin qu'il publiera ses quarante autres volumes de sermons. Il les affuble de titres épatants, aptes à se loger, croit-il, dans le meilleur coin de la mémoire : *Codrus evangelicus, Monomachia Christi et Luciferi, Vegetius christianus, Tabulae naufragii, Orbis terror*, etc. Il les fait précéder de dédicaces hyperboliques qui n'en finissent pas. Il y met des préfaces et des postfaces où il narre ses voyages, ses triomphes et ses hautes relations. (Nous apprenons ainsi qu'il était à tu et à toi avec Juste Lipse, qu'il couchait chez le cardinal Baronius quand il allait à Rome, et qu'en 1612 il fut reçu à Paris par Louis XIII, à qui il remit quatre de ses précieux bouquins.) Il y insère, par paquets, des poèmes français, latins et grecs composés à sa louange, où on le compare à Minerve, à Démosthènes, au soleil, aux sept merveilles du monde, et, d'une façon générale, à ce que la nature, l'Olympe et l'humanité contiennent de plus sublime. Il n'a garde d'oublier de donner son état-civil, ses changements d'adresse et toutes les autres précisions de nature à alléger la tâche des historiens futurs qui auront, croit-il, à parler de lui.

Quoique rempli des plus beaux sermons, et même quand ils sont reliés en veau, les livres in-16 s'égarent facilement. Parlez-moi d'un in-folio qui pèse cinq kilogrammes, qu'on voit de loin, qui vous force à vous occuper de lui : voilà qui est capable d'affronter les siècles futurs. Cela n'échappe pas à notre Bosquier qui en publie trois énormes où, les unes aux autres enchaînées à jamais, il livre ses œuvres complètes à la postérité. Il n'aura été rassuré qu'alors.

L'immortalité ne lui a pas tout à fait manqué, car, un siècle après sa mort, on parlait encore de lui dans les livres. Il y a de vieux dictionnaires où Bosquier est cité, à la lettre B, sur la même page que Bossuet, et, dans leur numéro d'avril 1750, les *Journalistes de Verdun* procèdent à son sujet à un éreintement complet dans les termes suivants : « Il a mis en œuvre, pour faire rire ses auditeurs, le comique le plus bas et le burlesque le plus grossier ». Il y a lieu de se souvenir, pour être sage, que ce jugement injuste date d'un temps où la prédication fut particulièrement inhumaine, fade et nulle, et qu'en dépit de ses défauts, Bosquier reste un des as de la grande éloquence populaire.

* * *

Il naquit à Mons en 1561, d'une assez bonne famille, sans doute, car il parle souvent d'elle en ses sermons, et particulièrement d'un sien frère qui était échevin et fut tué à la tête des milices bourgeoises en Artois. Il était très fier d'être Montois et ne laissait ignorer à personne que, compatriote de Roland de Lassus, c'était lui, Bosquier, qui avait fait élever, en sa ville natale, la statue qu'y méritait l'illustre musicien.

Il fit de fortes humanités au collège d'Houdain dont, plus tard, en étant sorti, il ne se lassait pas de dire du bien.

En 1584, il est au noviciat franciscain de St-Omer où il s'exerce déjà à prêcher. Lui qui ne laissait rien perdre, il a publié dans la suite le sermon latin qu'il y prononça, en guise d'exercice, le 10 février 1584, devant les seuls moines de son couvent. « Cela vous permettra, note-t-il, de voir si j'ai progressé, ou si c'est le contraire. » Et il compte bien que ce ne sera pas le contraire. Il vint ensuite étudier la théologie à Namur, puis, durant près de cinquante ans, jusqu'en 1636, date où il meurt à Avesnes, il prêcha avec un succès prodigieux.

Toute la Wallonie d'alors en raffola. Sa gloire y était partout répandue, ce qui est considérable en un temps où les journaux ne portaient pas, d'un bout à l'autre du pays, les comptes rendus élogieux des sermons et les communiqués hyperboliques des orateurs eux-mêmes. Sa célébrité, il en parlait lui-même en chaire sans vergogne, et, le 27 septembre 1609, prêchant à Ste-Waudru de Mons, il dit en guise d'exorde : « Je tremble un peu de rester au-dessous de ce que vous attendez. Vous m'avez jadis vu à l'œuvre, quand je n'avais que vingt-six ans. Mais, depuis, j'ai tant prêché, tant écrit, paru dans tant de villes ! Si bien que, sans doute, ma renommée n'aura pas laissé de venir jusqu'à vous et que vous espérez beaucoup de moi. Et, si je n'arrivais pas à vous satisfaire, vous ne manqueriez pas de vous écrier : Le voilà ce grand homme dont on chantait de si hautes louanges ! Ce n'est que cela qui sort de ce fameux Bosquier !... »

Mons, Liége, Namur, Ath, Bastogne, Douai, Armentières, Arras, St-Omer, et même Reims, Bruxelles, Luxembourg l'écoutèrent et l'applaudirent. Des semaines et des carêmes durant parfois. Partout, on ne demandait qu'à l'entendre, tant ce qu'il disait était beau et amusant, et lui, partout, ne demandait qu'à parler. D'abord, par zèle religieux évidemment, et aussi, comme il est naturel, pour le plaisir qu'il avait d'exceller en son art et d'y goûter les plus enivrants succès.

Les déplacements ne lui coûtaient guère et il ne se semble pas avoir, de son gré, prolongé ses séjours dans son couvent. Il entreprit un jour le voyage de Luxembourg à Bruxelles, pour aller faire une harangue devant l'archiduc Albert. Il faut savoir qu'une violente chicane s'était élevée entre les Bénédictins et les Récollets-Cordeliers de Luxembourg pour la possession de l'Abbaye de Munster. Les Bénédictins étaient dans l'immeuble contesté. Comment, pour les Cordeliers, les en déloger ? « En plein décembre, raconte Bosquier, par un temps épouvantable de neige, à travers les monts escarpés d'Ardenne je fendis les rangs de la cavalerie du duc de Nassau qui infestait le pays et je me rendis à Bruxelles. Là, tel jadis Cicéron, je plaidai *pro domo*, devant l'archiduc Albert, et ma harangue emporta la balance en faveur de mes confrères. » Bosquier ne se vante pas indûment : car, le 22 octobre 1602, l'archiduc écrivit, de Gand, au comte de Mansfeld qu'il eût à faire déguerpir les Bénédictins de l'Abbaye de Munster et à y introniser les Récollets. « Mon cousin, chiers et féaulx, la présente est pour dire, que notre intention est que le dict... abbé (bénédictin), avec ses religieux, ayent à se transporter au cloistre des Cordeliers... et que les dicts Cordeliers soyent changez et mis au couvent de Munster. Et à la dicte cause, Nous ordonnons bien à certes que, sans dilation ny remise, ayez à procurer et encheminer le faict des transtations susmentionnées, à fin que le tout ait bon effet. A tant mon cousin, chiers et féaulx, notre Seigneur vous ait en sa saincte garde... Albert. »

Dans ses voyages, Bosquier aimait de semer la bonne parole où il passait. Et pour qu'on songeât à lui, il prenait soin de signaler son passage. A la Pentecôte de 1613, il traverse Reims. Il s'arrange pour aller saluer le Doyen de la cathédrale qui, naturellement, lui demande

---

(1) J'ai retrouvé vingt-cinq sermons français du grand prédicateur montois. Il doit en exister une douzaine d'autres : mais, je n'ai pas eu la chance, jusqu'ici, de mettre la main sur le volume qui les contient.

La Bibliothèque royale possède les œuvres complètes de Bosquier, réparties en trois énormes in-folio, imprimés du vivant de l'auteur, à Cologne (*apud Crithium*, 1621). On n'y trouve aucun sermon français. Je suppose que Bosquier aura été empêché par ses supérieurs, sinon par les convenances, d'y reproduire, en un texte accessible à tous, les gaudrioles dont il entrelardait ses discours. Et puis, et surtout, il espérait durer plus longtemps en latin qu'en français.

J'avertis que tous les propos que je fais tenir à Bosquier sont par moi librement traduits de son latin, à moins que leur vieille orthographe n'indique assez qu'ils sont extraits du français original.

un sermon. C'est tout ce qu'il voulait. Mais, il n'en convient pas tout de suite dans son exorde qui est à peu près celui-ci : « Cette célèbre métropole, ces quatre mille auditeurs, cet atticisme français que vous monopolisez, tout cela m'intimide, moi Burgonde, moi Wallon, bien que cependant j'aie acquis une certaine gloire en mon pays comme orateur. Encore, si j'étais prêt ! Mais, je ne le suis pas. Je ne venais que rendre mes hommages à l'éminent Doyen de cette cathédrale, et voilà qu'il me force à prendre la parole en cette solennelle circonstance ! Songez que je suis en voyage, sans livres, et que je n'ai eu que trois petites heures pour penser à ce que j'allais dire. Pour ce qui est d'écrire, j'y suis fort entraîné. Peut-être aussi, d'ailleurs, dirai-je bien et ne trouvez-vous pas mon accent si mauvais ; mais, dirai-je les choses qui conviennent ? Enfin, patience ! Écoutez toujours. Ce n'est pas, après tout, ma gloire que je cherche, c'est la gloire de Dieu. Pas plus tard que l'an dernier, j'avais l'honneur d'être reçu par votre grand roi Louis XIII et de lui remettre quatre de mes ouvrages... ». Finalement, l'orateur arrive à traiter de l'amour de Dieu.

Ses exordes étaient longs, comme on voit ; mais ils étaient proportionnés à ses sermons qui duraient généralement de deux à trois heures. C'étaient des régals. On s'y ruait. Bourgeois et manants, clercs et laïcs s'écrasaient autour de la chaire du grand homme. Le peuple n'avait en ce temps-là ni journaux, ni cinémas, ni conférences, ni beaucoup de livres, et c'était aux prêcheurs qu'il demandait de l'élever, de le distraire et de charmer son imagination. L'on pouvait s'en remettre à Bosquier pour tout cela.

Je ne dis pas qu'il n'abusait point un peu de ses talents de comédien et que ses plaisanteries fussent toujours du meilleur ton. Les dames, en particulier, pensèrent parfois avoir à se plaindre de lui. Cela ne devait pas plaire également à toutes ses auditrices de s'entendre traiter de « méchantes garces, gorrières, cornailles emplumées, sales p... et truyes de la porcherie d'Épicure ». Il fut même poursuivi pour avoir commis, le 19 août de l'an 1600, le péché de scandale, en chaire. Il reproduit, en effet, dans l'introduction à son *Ara coeli* divers témoignages pour démontrer son innocence. « Le curé Defresne, dit-il, a écouté mon sermon et n'y a rien trouvé à redire. De même, le vicaire D'arques, le gardien Dubuis et le sacristain Tolmer qui tous ont témoigné de la décence de mes paroles. Ainsi encore deux personnes des plus honorables de la paroisse St-Sépulcre de St-Omer où aurait eu lieu le délit : Mademoiselle Anne de Noyelles et Mademoiselle Gavelle. Ces deux paroissiennes sont d'âge mûr, puisqu'elles ont bien soixante ans (et on n'est pas sourd à cet âge-là !); or, elles affirment avoir entendu tout mon discours et n'y ont absolument rien perçu de scandaleux. Et il est faux que le vicaire général de St-Omer m'ait, pour cela, retiré licence de prêcher en cette ville ». Bosquier ne réussirait plus à se faire blanchir aujourd'hui, avec des propos comme ceux qu'il tenait. Les seuls sermons français publiés par lui suffiraient largement à le faire passer pour pornographe. Et si déjà il était si libre en ses discours revus et corrigés pour l'impression, on rougit d'imaginer ce qui pouvait bien sortir de sa bouche quand il improvisait. Il se tira d'ailleurs de ce mauvais pas et ses succès postérieurs n'en souffrirent pas. Au contraire.

Il arriva même un temps qu'il se crut une telle puissance de parole qu'il pensa imiter St Bernard. Il commença en effet de parcourir la Wallonie en prêchant une croisade contre les Turcs et tenta de lancer contre eux peuples et princes, ceux-ci auparavant réconciliés entre eux. Cela échoua, comme on sait. Comme témoignage de sa turbulente parole et de l'agitation qu'elle créa, il nous reste du moins son *Orator Terrae Sanctae, seu philippicae sacrae adversus Turcarum barbariem et importunas christianorum discordias auctore Philippo Bosquiero* (ce qui, pour nos lectrices qui ignorent encore le latin, veut dire : L'orateur de Terre-Sainte ou Philippe Bosquier invectivant, en ses philippiques sacrées, contre la barbarie turque et les dissensions des chrétiens).

Quant à montrer par où Bosquier était un orateur merveilleux, ceux-là reconnaîtront que c'est chose impossible qui savent ce que c'est que l'éloquence. Les grands tribuns ne laissent pas dans les pages de leurs discours imprimés les traces de leur génie.

Tout ce qu'on pourrait, c'est, par des extraits de ses sermons français, donner une idée de sa vaste culture, de sa verve souveraine, de sa finesse et de son humanité, de son invention verbale et de la richesse de clavier dont il disposait en son art. Il y aurait aussi lieu de cueillir çà et là dans son œuvre d'amusants traits de mœurs pour reconstituer un peu l'attachante physionomie morale de la Wallonie de jadis. Je tenterai cela dans un prochain numéro.

Si, de l'autre monde, il m'a lu jusqu'ici, Bosquier m'en aura certainement voulu d'avoir célé plusieurs de ses mérites et, particulièrement, de n'avoir pas dit qu'il était aussi, de son vivant, auteur dramatique. Qu'on sache donc, qu'à l'âge de vingt-six ans, il composa, en vers alexandrins, une « Tragoedie Nouvelle dicte Le Petit Razoir des ornements mondains en laquelle toutes les misères de nostre temps sont attribuées tant aux hérésies qu'aux ornements superflus du corps... dédié à son Altèze Mon Sérénissime Sieur Alexandre Farnèze ». Les personnages en étaient : Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit, la Bénite Vierge Marie, la fille du Roy d'Ongrie, le Duc de Parme, le Camp de ce Duc, un Preud'homme et sa femme, le Bragard pompeux et une dame pompeuse, etc. Je ne crois pas qu'on l'ait jamais représentée. Du moins elle ne le fut pas du temps de Bosquier. Il nous l'aurait bien dit. Et il s'en tait.

OMER ENGLEBERT.

La Terre de Vision (1)

Le beau départ

Aussitôt la passerelle franchie, ma cabine reconnue, mes valises rangées sous ma couchette, libre enfin des soucis de l'embarquement, j'ai voulu courir au pont goûter avant que l'ancre ne soit encore levée le plaisir d'un départ sans tristesse où seulement affluent les mille images de l'heureuse activité des hommes, des curiosités amusées, des rêves impatients du large.

Par ce beau soir de mars, nul adieu déchirant de couples qui s'étreignent, nul mouchoir pressé aux yeux de délaissées. Au pont des troisièmes, des soldats font descendre à quai au bout d'une corde des corbeilles que des marchandes d'oranges emplissent au milieu des rires : c'est un détachement de relève qui part pour la Syrie comme dans la chanson de la reine Hortense ; naïvement affairés, leurs jeunes officiers apparaissent et disparaissent en coups de vent au pont des premières, tandis qu'accoudés au bastingage les passagers écoutent et regardent distraitement des enfants en guenilles qui leur font sur le quai mille grâces en raclant des valses vulgaires et tendres sur des violons de quatre sous ; une petite fille hâve et qui porte une harpe et un parapluie les rejoint bientôt. Sortent-ils d'une rêverie de Henri Heine et viennent-ils railler sur leurs pauvres airs grinçants les ambitions et les plaisirs dont le navire qui va nous emporter bourdonne et brille en cet instant juvénilement ébloui de l'appareillage ?

Mais tandis qu'il me plaît de déchiffrer des signes dans ces tableaux d'embarquement et d'en tirer un ballet russe dans le goût amer de *Petrouchka*, des passagers, la boutonnière ou le corsage ornés d'une petite croix de flanelle rouge, commencent de remplir le pont et de se regarder à la dérobée ; ils me rappellent que la fantaisie ironique et fardée que j'imagine tracerait à vide ses arabesques désenchantées : à part le contingent de Syrie et une demi-douzaine de fonctionnaires, nous sommes tous des pèlerins de Terre-Sainte ; ces petites croix rouges, ce sont les insignes que ce matin notre Directeur a bénies à N.-D. de la Garde et nulle des chimères familières

(1) Nous avons le plaisir d'annoncer que notre collaborateur et ami, Mr Robert Vallery-Radot a bien voulu réserver à nos lecteurs la primeur de la relation de son voyage en Terre Sainte.

à l'homme ne nous attire outre-mer, mais un Rocher et un Tombeau. Je sais fort bien d'ailleurs que nous ne sommes pas tous poussés par le seul désir d'aller appuyer nos lèvres pénitentes à ce Rocher et à ce Tombeau. Comme dans une galerie de portraits qui attend son Labruyère, figurent parmi nous l'amateur de voyages pour lequel ce cinquantième pèlerinage jubilaire est une occasion précieuse de visiter l'Orient sous la conduite d'organisateurs aussi expérimentés que zélés, la mondaine qui s'ennuie à qui son confesseur a conseillé cette édifiante distraction, et aussi le jeune homme riche de l'Évangile qui a donné son nom sans bien connaître les désirs de son cœur. Et moi-même.... Mais n'ai-je pas lu dans Cassien que ce ne sont pas toujours ceux que l'Esprit-Saint appelle directement qui vont le plus loin dans le chemin de la perfection ? Combien parmi ceux-ci ont peu à peu sombré dans la plus triste tiédeur, alors que d'autres, poussés au renoncement par des nécessités extérieures, les ont dépassés bientôt dans le dépouillement d'eux-mêmes et ont joui à leur place des intimes béatitudes ? C'est la parabole du festin des Noces.

Ainsi peut-être au cours de ce voyage, l'érudit, le dilettante ou la pécheresse iront-ils plus avant que la dévote ou l'homme d'œuvres dans la pénétration des mystères que nous allons vénérer. Il serait donc bien téméraire de négliger le commerce de la plus faible ou de la plus effacée de ces âmes au milieu desquelles je vais vivre. Qu'elles le veuillent ou non, ne sont-elles pas entraînées dans une divine aventure ? Rachetées toutes par le sang d'un Dieu, ne sont-elles pas aimées d'une profondeur que notre regard ne sondera jamais ? Plus fertile encore que le monde des passions en détours subtils et en surprises merveilleuses, celui de la vie cachée va m'apparaître, ce secret royaume de l'Église militante où la Grâce souffle où elle veut et met les derniers à la place des premiers. Un front incliné sur des mains fermées, je ne sais quel abandon rayonnant autour de la bouche et des yeux et dans la jeune fille d'ordinaire un peu vaine, dans la dévote aux allures étriquées, dans la femme trop belle et qui se complaît en elle-même, dans l'homme égoïste et dur, soudain resplendira la créature déifiée par J.-C. qui vit en elle. Chaque matin un autel dressé dans le salon nous réunira pour la messe, et c'est à la fraction du pain que je reconnaîtrai cette beauté de mes frères les plus humbles. Il ne faut pas moins de ces promesses en perspective pour dissiper la confusion que je ressens à m'en venir si commodément et si confortablement approcher des lieux de la Passion et de la Mort de mon Rédempteur.

Si l'on en croit les chroniques des premiers pèlerinages, il était beaucoup plus difficile il y a cinquante ans d'aller en Terre-Sainte, et quand en 1882 le Père Picard des Augustins de l'Assomption entreprit de relever cette dévotion traditionnelle, l'entreprise parut folle. Il n'y avait à cette époque, en Palestine et en Syrie, d'autres moyens de locomotion que l'âne, le cheval, le chameau, et très souvent la marche à pied ; pas de routes carrossables, pas de pistes, pas d'hôtels, le coucher sous la tente, et les voies n'étaient pas toujours sûres ; des témoins dignes de créance racontaient qu'à la tombée de la nuit le chemin qui va de Jérusalem à Jéricho était toujours aussi dangereux pour le voyageur isolé qu'au temps où des voleurs dépouillèrent et meurtrirent l'homme de la parabole ; et nul espoir de rencontrer de bon Samaritain ceux-ci depuis qu'ils adoraient le Croissant étant plus durs que les Juifs ; mais dans les ravins désolés de la Judée, de terribles Bédouins qu'on imagine tout pareils à ceux que nous voyions dans notre enfance semer l'épouvante sur les tréteaux du Guignol des Tuileries, aux représentations à grand spectacle du Samedi, épiaient, la main sur la gâchette, en quête de rapines.... Néanmoins, le premier pèlerinage national réunit plus de mille membres.; il fallut fréter deux navires pour les transporter. L'impression fut immense en Orient à la vue de ces nouveaux « Croisés de la Pénitence » qui parcouraient la Galilée et la Samarie en caravanes interminables d'ânes, de chameaux et de bagages sur une longueur de plus de sept kilomètres. L'élan était donné. Chaque année vit partir pour les Lieux saints un nombre considérable de pèlerins et Chateaubriand, qui avait espéré dans sa coquetterie de mener le deuil de toutes les grandes choses être « le dernier français sorti de son pays pour voyager en Terre-Sainte avec les idées, le but et les sentiments d un ancien pèlerin », se trouva mauvais prophète d'avoir vaticiné si fièrement au seuil de son itinéraire les funérailles de cette dévotion tant pratiquée par nos pères.

Toutes les difficultés sont maintenant aplanies ; le pittoresque y perd et l'attrait de l'aventure, le mérite aussi ; mais les personnes que l'âge ou le souci de leur santé rendent un peu craintives sur les hasards d'un voyage en Orient, peuvent sans imprudence risquer la partie. C'est en effet avec nos valises bourrées de chaudes couvertures contre les intempéries, de coiffures et de vêtements légers contre les ardeurs du soleil, l'assurance de trouver partout gîte et couvert préparé que nous entreprenons ce pèlerinage de pénitence, et non pas sur un navire de fortune, mais sur le *Lotus*, bon et beau paquebot des *Messageries maritimes ;* nous pourrons même jouir sans scrupule des menus abondants et choisis du bord, car le Pape nous a, par lettre spéciale, dispensés de toute abstinence en cette fin de Carême, sous la réserve bénigne de dire un chapelet ou d'entendre la messe chaque jour. Notre frère le corps n'est plus l'esclave de jadis que l'âme pouvait réduire à sa merci. Les temps sont bien passés où un François d'Assise le forçait à boire à l'écuelle qui avait lavé les plaies des lépreux, où un Saint Louis le laissait expirer sur un lit de cendres. L'Hygiène proscrit ces extravagances ; devenue le nom moderne de la Prudence, cette nouvelle vertu cardinale nous interdit l'austérité. Et l'Église, toujours soucieuse de ne pas charger nos faibles épaules de fardeaux trop lourds, condescend à adoucir toujours plus les rigueurs de ses pénitences. Mais la pauvre âme voit tomber les uns après les autres ses bastions savamment construits par des siècles de science ascétique, tandis que son insolent rival, se ruant avec tous ses flatteurs dans ses demeures, l'en déloge rudement pièce à pièce et y mène sous le nom d'intuition, d'inconscient ou de divin la fête ininterrompue des trois concupiscences. La pauvre âme, où se cache-t-elle maintenant ? Comme nous vivons loin d'elle ! Saurai-je la découvrir au cours de ce pèlerinage et chanter sa beauté méprisée ?

Cependant la sirène a mugi ; le bateau vibre dans tout son énorme corps ; les machines bourdonnent et ronflent ; l'eau siffle en larges paquets ruisselants sur les flancs du navire. Nous levons l'ancre dans l'illumination du soir tombant ; la terre s'éloigne ; les côtes de Provence se voilent d'une gloire très douce où rayonne longtemps Notre-Dame de la Garde toute blanche et les bras étendus pour nous bénir. Groupés à bâbord autour du Père Directeur, nous entonnons l'*Ave maris stella* et, quand le chant s'est tu, nous regardons longtemps encore en silence le grand geste maternel des bras ouverts diminuer peu à peu dans une brume d'or qui se confond bientôt avec le ciel aux clartés infinies.

ROBERT VALLERY-RADOT.

Savoir et Connaître (1)

JE NE SACHE PAS. — NE SAVOIR DE RIEN. — NE PAS SAVOIR DE CHEMIN AVEC. — BOONTJE. — SAVEZ-VOUS ?

Je *connais*, de plus en plus, que je ne *sais* rien.

J. LEMAITRE.

Je *sais* que je ne *sais* pas.

J. DE MAISTRE.

(Vme entretien des *Soirées*).

Le Péril de la Syntaxe : c'est le titre d'un petit manuel, arrivé rapidement à la septième édition : « Recueil de locutions vicieuses, dressé par ordre alphabétique » et « adopté par la ville de Paris » (1916). — L'auteur, M. Th. Joran, est professeur au Collège Sainte-Barbe. Sa méthode est toujours la même : *Ne dites pas* ou *n'écrivez pas ;* mais *dites* ou *écrivez*.

Or voici ce que je lis à la lettre C : *Connaître*. Ne dites pas : il « connaît » ses lettres, ses notes, etc. — Il « connaît » le grec et le latin. Dites : Il « sait » ses lettres, ses notes, etc. — Il « sait » le grec et le latin. « Connaître » est réservé pour les personnes. On peut « connaître des Allemands, mais on ne « connaît » pas l'allemand », pp. 36-37.

* * *

Même des philologues les plus médaillés, il ne faut accepter rien sans contrôle. L'auteur fût-il « lauréat de l'Académie française et de l'Académie des Sciences » — et c'est le cas de M. Joran — il ne faudrait recevoir de lui que ce qui se recommande par la qualité des arguments et par l'évidence des raisons. Or, en matière de langue, quoi qu'en disent les grammairiens et malgré qu'ils en aient, — car c'est une des idées les plus profondément ancrées dans leurs têtes qu'ils sont des juges infaillibles — seul fait loi l'usage éclairé et concordant des grands prosateurs.

Cet usage, la règle formulée par M. Joran n'en a pas tenu compte. Sans me jeter, à la teutonne, dans des broussailles de justifications et d'exemples, il me suffira de vous transcrire ce que disent l'*Académie* et *Littré* au mot *connaître*. *Académie :* « Connaître se dit en parlant des choses qu'on a étudiées... auxquelles on s'entend bien. Connaître une langue, une science, un art. Il connaît les mathématiques, le grec, le latin. » *Littré :* « Connaître, être devenu habile en... Il connaît les mathématiques, le grec, le latin. » (2)

Donc il n'est pas incorrect de dire : Je *connais* l'allemand. Ne soyons pas plus *académiques* que l'Académie.

En toute loyauté, il faut l'avouer, l'on dit plus souvent : Je *sais* l'allemand. Sainte-Beuve a écrit : « Bossuet *savait* du grec ; mais ce qu'il *savait* à fond, ce qu'il *savait* comme une langue maternelle, c'était le latin, toutes les sortes de latin, celui de Cicéron comme celui des Pères, de Tertullien et de Saint Augustin... C'est de cette *connaissance* approfondie du latin que découle chez Bossuet ce français neuf et plein, substantiel, dans le sens de la racine et original ». — *Nouveaux Lundis*, t. II, pp. 347-348. — Et Jules Lemaître : « Je *connais*, de plus en plus, que je ne *sais* rien. J'ignore l'anglais, que parle la moitié du monde, et je *sais* si peu d'allemand que c'est pitié ». — *Opinions à répandre*, p. 121.

* * *

Donc, *savoir* et *connaître* peuvent, en nombre de cas, être employés indistinctement Mais le verbe *savoir* s'est enrichi d'une nuance dont n'a pas hérité le verbe *connaître*.

Voilà ce qu'ignorent beaucoup de Belges, mal instruits des finesses de la langue française, et j'arrive à un des plus curieux échantillons de notre « parler national ».

Le belgicisme, que je vais vous signaler, il jaillit dans nos collèges, dans nos instituts et dans nos athénées, à jet continu et il circule à plein débit. Une « cour » de pensionnat ou d'externat — je vous prie d'excuser la saute de mes images — c'est pour ce solécisme un jardin d'acclimatation et l'on ne saurait avoir meilleure loge d'où l'étudier à bout portant. « Est-ce que tu *connais* tes leçons ? J'ai été puni parce que je ne *connaissais* pas le *Songe d'Athalie* ». Impropriétés de mots que de ce poste d'observation l'on est sûr de voir défiler, au milieu d'un carnaval d'autres pataquès : « Je *ne puis mal* de faire cette punition... Qu'est-ce que *c'est pour* une balle ?... »

* * *

Savoir signifie « avoir dans la mémoire », « posséder quelque chose dans sa mémoire ». L'*Académie* donne comme exemples : Il sait sa leçon ; il sait son rôle ; il ne savait pas son sermon ; il savait son discours par cœur.

Deux autres exemples vous feront saisir la différence qu'il y a entre *connaître* et *savoir*, différence qui semble ignorée en Belgique.

Je lis dans la VIIIme série des *Contemporains* de Jules Lemaître, p. 236 : « A propos de chansons, voici une ronde enfantine que je ne *connaissais* pas et qu'on m'a dite l'autre jour. Elle vient de Bourgogne.

Trois petits anges
Qui sont partis
En robes blanches,
Jusqu'à midi.
Clarinette,
Clarinette,
Mes sabots sont des lunettes.
Pomme, prune,
Abricot.
Y en a une
De trop.

« Mes sabots sont des lunettes » est un vers tout à fait extraordinaire. Quel est l'enfant, quelle est la bonne d'enfants ou l'aïeule, quel est le petit berger ou le poète symboliste qui a trouvé cela ?... »

* * *

Cela, qui est charmant de naïveté, J. Lemaître ne le *connaissait* pas : par où il veut dire que l'existence de cette ronde ne lui était pas connue.

Passons au second exemple, tiré de Jacques Bainville. *Les Filiations*, c'est le titre d'une plaquette de 74 pages délicieuses. A lire, à relire, à déguster, à savourer... Trois contes pour la bonne bouche ! Quel régal succulent !

Monsieur de Gobemouche est le héros du premier conte. Monsieur Dos-Dièse épanouit, dans le second, sa figure ravissante de libre penseur, plus ridicule encore que celle du pharmacien de première classe, Monsieur Homais. « M. Dos-Dièse était un peu bonapartiste en haine des Bourbons d'abord et parce que sa littérature se résumait en Béranger dont il *savait* les chansons contre les jésuites, les curés, les bedeaux et même les sonneurs », p. 56.

Ici je vous dois un aveu : je ne *connais* aucune chanson de Béranger contre les curés, mais ses chansons contre les jésuites : « Hommes noirs », je les *connais ;* toutefois il me serait impossible de vous en citer quelques vers, par la raison que je ne les *sais* pas. Telle est mon infériorité vis-à-vis de M. Dos-Dièse. « Ignorance de Papous ! » dirait-il.

* * *

Revenons au « parler national ». « Je ne connais pas ma leçon ; je ne connais pas mon rôle ; je ne connais pas ma matière; je ne connais pas les « Hommes noirs » de Béranger. » Que voulez-vous dire ? Si vous voulez dire que, votre leçon, vous ne l'avez pas bien étudiée et que vous ne la possédez pas dans votre mémoire, c'est le verbe *savoir* qu'il faut employer.

* * *

A ce propos permettez-moi de vous transcrire une lettre que m'a envoyée un de mes bons amis : Vincent Van Essche. Ce jeune homme

---

(1) Extrait de *Corrigeons-nous*, seconde série, qui va paraître très prochainement aux éditions de la « Jeunesse », rue Thomas Vinçotte, 18.

(2) D'un livre qui vient de paraître et qui est charmant : « L'exilé (...) n'a pas besoin (...) de connaître un mot de notre langue. » EUGÈNE MARSAN, *Chronique de la Paix*, p. 113, 1923.

a fait ses études à Paris, pendant la guerre, et il lui est arrivé l'aventure suivante. Vous verrez qu'il vous en cuit parfois de ne pas bien connaître le français :

MON RÉVÉREND PÈRE,

Votre si intéressant livre *Corrigeons-nous !* me rappelle une petite histoire dont je garde encore un souvenir pénible.

Parti de Bruxelles au début de la guerre, j'entrai au collège à Paris pour y continuer mes études.

Quelques jours après la rentrée des classes, j'étais alors en cinquième latine, le professeur me dit :

— Monsieur Van Essche, récitez votre leçon de mémoire.

— « C'était pendant l'horreur... »

Était-ce timidité ou gêne, je ne sais ; toujours est-il qu'il me fut impossible de dire un mot de plus.

— Eh bien ! Monsieur ?...

— Mais je *connaissais* pourtant ma leçon avant d'arriver en classe.

— Ah ! vous *connaissiez* votre leçon ! Et vous trouvez qu'il est suffisant de *connaître* sa leçon en entrant en classe ?

— Mais oui, Monsieur.

— Vous osez dire : Oui ! Vous êtes un impertinent ! Vous me ferez deux heures de retenue.

— Mais...

— Taisez-vous et asseyez-vous.

Je n'y comprenais goutte. A la sortie du collège, un de mes camarades, à qui je fis part de mon étonnement, se moqua de moi et me dit que je ne parlais pas français ; qu'on ne disait pas : je *connais* ma leçon, quand on la possédait, mais : je *sais* ma leçon, qui a un sens tout différent ; que *connaître* sa leçon signifiait : être au courant de ce qu'on à apprendre ; tandis que *savoir* sa leçon avait le sens d'être capable de la réciter sans hésitation.

Je compris ; et, pendant deux longues heures, j'eus le loisir de réfléchir au sens exact qu'ont les mots en français :

Le corbeau, honteux et...

Veuillez agréer, mon Révérend Père, etc.

* * *

Si en Belgique on devait appliquer le tarif draconien de deux heures de retenue à tous ceux qui disent : « Je ne *connais* pas ma leçon ; vous ne *connaissez* pas votre leçon, Monsieur...», un collège ou un athénée ne serait plus qu'une vaste salle de retenue où voisineraient peut-être élèves, professeurs, surveillants, préfets et directeurs. Quel joli motif de caricature pour un Poulbot ! Je m'y vois en personne : « Corrigez-vous ! Corrigez-vous ! »

NOTES

Le verbe flamand *kennen* pourrait être employé dans le sens de *savoir* une leçon. Il signifie aussi *connaître*. Est-ce là l'origine de notre belgicisme ? J'incline à le croire...

Molière nous fournirait de nombreux exemples de l'emploi correct de *savoir*.

« Que voulez-vous qu'on fasse ? Nous ne *savons* pas nos rôles...» « Le moyen de jouer ce qu'on ne *sait* pas...». « Comment prétendez-vous que nous fassions, si nous ne *savons* pas nos rôles...». « Vous les *saurez*, vous dis-je ; et quand même vous ne les *sauriez* pas tout à fait, pouvez-vous y suppléer de votre esprit, puisque c'est de la prose, et que vous *savez* votre sujet ? » — *L'Impromptu de Versailles*, scène I.

* * *

Il y a une grande différence entre « connaître son rôle » et « savoir son rôle ». Je ne connais pas encore mon rôle, cela signifie que j'ignore si, dans une pièce de Racine, je jouerai Néron ou Britannicus, Joad ou Abner. Je ne sais pas mon rôle : l'expression signifie que je ne l'ai pas encore appris par cœur et que je ne l'ai pas gravé dans la mémoire.

* * *

Savoir peut donc signifier : « posséder dans la mémoire ». C'est un pléonasme, sans doute, de dire : *savoir par cœur*, mais ce pléonasme a été reçu par le meilleur usage. L'expression « par cœur », à l'examiner de près, peut paraître étrange, le cœur n'étant pas le siège, ni l'organe de la mémoire. Que nos jeunes lecteurs, qui savent un peu de latin veuillent bien se rappeler le verbe « recordor », composé de « re » et « cor » : le cœur. « Tandis que chez les peuples modernes, a écrit Bréal, le cœur est regardé comme le siège des affections et des sentiments, il passait chez les anciens pour être surtout celui de l'intelligence. » — *Dictionnaire étymologique latin*, p. 48. — « Recordor » : se souvenir.

Dans beaucoup de collèges belges *un par cœur* signifie une leçon de mémoire. « Je ne sais pas mon par cœur. » Cette expression, il va sans dire, est une expression du terroir et c'est du belge renforcé, surtout sous la forme : « Je ne connais pas mon par cœur ».

« Dîner par cœur », c'est dîner de mémoire, en idée seulement. C'est ne pas dîner. Très joli comme expression, mais le mot vaut mieux que la chose.

* * *

J'ai dit que *savoir* et *connaître*, en nombre de cas, pouvaient être employés indistinctement. Seule, la lecture, éclairée par l'étude du dictionnaire, vous donnera une perception nette et précise de la valeur vraie de ces deux mots. Aussi bien, souvent le doute ne sera pas possible. Prenez, par exemple, ce passage de Jacques Bainville, *Action française*, 13 septembre 1923 : « M. Stresemann est trop bismarckien pour ne pas *savoir* qu'on doit ruser quand on n'est pas le plus fort. Mais Bismarck se moquait des larmes de Jules Favre et disait que c'étaient des larmes de théâtre (1). Ce n'est pas une raison pour nous laisser attendrir. »

Essayez de remplacer dans cette phrase *savoir* par *connaître*. La phrase rendrait un son étranger. C'est précisément ce son étranger que nous faisons entendre aux oreilles françaises, lorsque nous disons : Je ne *connais* pas ma leçon.

* * *

Je ne sais de rien. C'est une expression que l'on entend fréquemment en Belgique, surtout à Bruxelles, à Anvers, à Gand. Encore un coup, c'est du belge. D'origine flamande ? Peut-être. Les Français disent et écrivent : Je ne *sais rien de rien*.

* * *

Que faut-il penser de l'expression : *Je ne sache pas* ? Il y a quelques années (le 19 février 1920) Orion, le délicat et spirituel Orion de l'*Action française*, l'a déclarée incorrecte.

J. de Gourmont ayant écrit au *Mercure de France* : « Quant à l'*Action française*, je ne sache pas qu'elle ait quelque rapport avec la littérature », Orion lui répondit d'abord par ces deux vers :

Avons-nous ce rapport ? En tout cas, que je sache,
Dans la « littérature », un tel sacher *fait tache.*

Puis il ajouta : « A la page suivante, M. de Gourmont cite les vers archiconnus de Saint-Amand :

J'entends les ailes du silence
Qui planent dans l'obscurité.

Pour un homme qui s'installe au seuil de la « littérature » en s'attribuant la mission de délivrer les tickets d'entrée et de prononcer le *dignus est intrare*, une faute de français et une citation fausse, c'est beaucoup ».

Pour Orion, « que je sache » est français ; « je ne sache pas » serait un solécisme ; « une faute de français. »

Orion est trop sévère. En 1914, Emile Faguet a été consulté là-dessus et il fit aux *Annales politiques et littéraires* la réponse suivante : *Je ne sache pas* (qui après tout n'est qu'un subjonctif atténuatif employé au lieu d'un indicatif considéré comme trop affirmatif) est un très vieux gallicisme employé par les meilleurs auteurs. — 5 avril 1914, p. 289.

A son tour, M. d'Harvé écrit dans *Parlons bien !* : « Il n'existe pas de verbe « sacher » et le présent de savoir est je sais. »

(1) Allusion à l'armistice de 1871.

Pourtant, on trouve cette locution dans Montaigne... et dans Bossuet, Fontenelle, Marivaux, J.-J. Rousseau ; Littré n'arrive pas à en expliquer la formation. » p. 153, de la deuxième édition.

* * *

Puisque l'excellent manuel de M. d'Harvé est à côté de mon écritoire, permettez-moi de saluer avec lui, d'un grand coup de chapeau, l'expression bruxelloise : « Je sais pas de chemin avec ». — Ibidem, p. 42. « Cet enfant est difficile, je ne sais pas de chemin avec lui » ; cela signifie, en bon français, que cet enfant devrait être fouetté. Il apprendrait alors à marcher droit et à ne pas s'écarter du bon chemin. Le martinet ne dirait pas : Je ne sais pas de chemin avec.

Les enfants, qui liront ceci, n'auront pas pour moi un « boontje ». Il importe peu. *Qui bene amat, bene castigat.*

Je m'écarte pas mal de la grammaire. J'y reviens tout de suite.

* * *

J'y reviens pour vous signaler une troisième fois le verbe *savoir* employé indûment pour *pouvoir*.

Dans un journal belge, il y a des chances pour que l'on déniche, à tout coup, des choses comme celles-ci : « La crue de la Haine est particulièrement grave. A Mons les digues de la Trouille sont d'inégale hauteur. Les prairies du côté de Cuesmes, Quaregnon, Saint-Ghislain, Jemappes, Hornu ne forment plus que d'immenses étendues d'eau de 0.80 à 1 mètre de profondeur. Les terrains sont tellement détrempés que cette eau ne SAIT plus s'écouler. Voilà près de quinze jours que cette situation perdure (1) et devient critique. — *Libre Belgique*, 2-3 janvier 1920.

* * *

Le verbe *savoir* ainsi employé, c'est du belge des plus authentiques, c'est « notre solécisme national » (2).

Et le « savez-vous » ? ou « vous savez » ?

Les Français en ont-ils fait des gorges chaudes ! Eugène Loudun, en 1891 : *Revue du Monde catholique*, février. — « D'abord il est bien vrai que le fameux « savez-vous » n'est pas un mythe, une invention de nos boulevardiers ; je l'ai entendu de la bouche de personnes qui paraissent de la classe distinguée ; il est surtout fréquent chez les artisans et dans la petite bourgeoisie ; ceux-ci même parfois en abusent ; mais je ne le déteste pas. Il a un air de bonhomie, il témoigne de la bienveillance de ces honnêtes belges. « Savez-vous » cela veut dire : vous comprenez bien, n'est-ce pas ? Nous nous entendons. Sainte-Gudule est une belle cathédrale, « savez-vous » ; nous ne sommes pas si petites gens que vous pensiez; nous avons d'aussi beaux monuments qu'à Paris, « savez-vous ». Qui ne se rendrait à une telle exhortation ? »

* * *

Je l'ai dit dans ma première série de *Corrigeons-nous !* « savez-vous » n'est pas incorrect. C'est, selon le mot de Faguet, le tic qui est moqué par les Français. — p. 109. — Nous sommes les premiers à en rire et je crois que M. Gaston Guillot a un peu forcé la note, lorsque, le 5 août 1923, il écrivait aux *Annales politiques et littéraires*, p. 141 : « A ce propos, je supplie certains de nos auteurs de bannir l'expression : « Pour une fois, savez-vous ! » s'ils ne veulent point se voir décerner un brevet définitif de stupidité par les Bruxellois... »

Cher monsieur Gaston Guillot, les Bruxellois ne sont pas si ombrageux que ça, savez-vous ! Et ils sont les premiers à répéter avec Faguet : « Le Belge est un homme qui dit : « Savez-vous ? » ; le Français est un homme qui dit : « N'est-ce pas ? » Total, égal. »

Un dernier mot sur le verbe *savoir*...

* * *

Pour purger notre langage de tout verbe *savoir* dans le sens de *pouvoir*, il faudrait recourir aux affiches préconisées par le spirituel Léopold Courouble.

C'est le remède proposé aux Français par Marcel Boulanger ; car la France, elle aussi, fournit son contingent de solécismes. Marcel Boulanger disait donc à l'*Echo de Paris*, le 11 décembre 1922 :

« On pourrait donc, on devrait donc créer de tous les côtés des cours de grammaire. Il faudrait coller sur les murs des affiches portant les listes des plus grosses fautes à éviter, et voire distribuer gratuitement par les rues des petits manuels indiquant les règles d'accord, de syntaxe et d'harmonie en notre propre langage, puisque les voici qui se perdent si vite. On a parlé d'un ministère des belles-lettres, je ne pense pas qu'il serait fort utile : mais une vaste entreprise nationale de sauvetage, en vue d'empêcher le langage français de sombrer dans le pathos et la canaille. Quelle œuvre magnifique ! »

JOSEPH DEHARVENG, S. J.

(1) Dans ma troisième série de *Corrigeons-nous !* je parlerai de ce verbe « perdurer ».

(2) L'expression est de M. Louis Larcher. Lettre à *Pourquoi Pas ?* du 9 mai 1920.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

La Saint-Hubert à Bruxelles

A Notre-Dame des Victoires au Sablon, le monument de notre pays où l'ogival flamboyant atteint son apogée, sa perfection de floraison artistique, de pureté et de finesse sculpturale, se célèbre chaque année en l'honneur du Patron de la vénerie une liturgie pittoresque et extraordinairement attractive. Si vastes que soient les dimensions de l'église, à peine suffit-elle à contenir les flots pressés de la foule qui l'envahissent. On l'évaluait, ce dernier 3 novembre, à deux mille cinq cents personnes environ, venues de tous les points de la Belgique, d'au delà des frontières, et qui s'enfassaient en masse profonde dans le chœur, le transept, les bas-côtés, les chapelles latérales, contre les portails, dans les confessionnaux, dans tous les recoins du temple, ne laissant pas de place où tomberait une épingle.

Jadis, au beau temps des chasses à courre le clergé procédait solennellement dans les rues avoisinantes à la bénédiction des meutes et c'était un joli spectacle que celui de ces équipages de même race, de même taille, escortés des gardes et des veneurs en costume de gala, recevant l'ondée lustrale qui calmait leurs abois. Mais, adieu les meutes, on me dit qu'il n'en existe plus que trois en Belgique. *Sic transit gloria mundi* !

On se contente de bénir médailles et petits pains et il s'en distribue à foison.

Au milieu d'une décoration de lumières et de fleurs, trône l'image du Saint avec l'accompagnement légendaire et traditionnel du cerf crucifère, répétition tardive, comme on sait, de la légende de saint Eustache, qui ne fait son apparition qu'après 1250, dans une Vie anonyme de saint Hubert, postérieure de cinq siècles à la biographie contemporaine dont l'auteur ne dit mot de ce miraculeux incident ! N'importe ! le Patron de la giboyeuse Ardenne a vu consacrer son imaginaire conversion par l'érection de la chapelle de la *Converserie*, le chasseur d'âmes a été représenté symboliquement en Nemrod, le

saint est, de temps immémorial, en possession de ce protectorat et il n'est pas tellement rare de rencontrer parmi sa vaste clientèle des fervents convaincus qui ont résumé leur credo dans la foi à saint Hubert. Une foi ardente, celle-là, intransigeante, et qui ne connaît pas d'hérétiques.

L'autel de circonstance s'adornait cette année, d'un fanion d'honneur, de riche broderie, sur lequel descendirent les bénédictions de l'Église, avec un rayon de la faveur royale, puisque le « Cercle Saint-Hubert », désormais rangé sous cette enseigne, vient de recevoir en quelque sorte des lettres de noblesse de Sa Majesté, qui l'autorise à se parer du titre de Cercle royal.

La messe solennelle s'annonce par des sonneries de cors de chasse et celles-ci en agrémentent encore l'exécution musicale, grâce à la condescendance exceptionnelle de l'autorité ecclésiastique trop bien inspirée pour refuser à la piété populaire sa paternelle indulgence. Le Moyen-Age en a vu et entendu bien d'autres dans ses fêtes des Innocents !

Vous aimez sans doute « le son du cor, le soir au fond des bois », et vous redites avec le poète :

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
Dont le front est de glace et le pied de gazon.
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre,
Les airs touchants d'un cor mélancolique et tendre.

Mais, sous les voûtes du Sablon c'est tout un drame cynégétique évoqué dans la pensée des auditeurs par ces fanfares qui sonnent le lancer, la débucher, l'hallali, toutes les péripéties de la grande chasse par des notes d'une stridente harmonie... à la plus grande gloire de saint Hubert ! Par un tour de force où l'ingénieuse bonne volonté tient plus de place encore que la réussite, on tenta même, pour la première fois, de rapprocher deux extrêmes, entre lesquels il n'y a pas de commune mesure, en faisant jouer un air de cor avec accompagnement d'orgue. A ces artistes qui chassent de race, rien ne paraît impossible.

* * *

Il était juste que la parole sacrée retentît à son tour et qu'elle tâchât d'élever les esprits à la contemplation des réels mérites du héros de la fête en le restituant dans son cadre historique. Dès que l'orateur, apparu en chaire, veut ouvrir la bouche, soudain éclate une salve d'honneur qui lui laisse le loisir d'explorer du regard, d'un regard presque découragé, la vaste étendue de cette mer humaine à laquelle sa parole doit s'efforcer d'atteindre et qui réclamerait les cordes vocales de diamant du R. P. Carruel, l'ancien carêmier de Sainte-Gudule, à la voix retentissante. A celui qui fut chargé cette année de ce périlleux ministère, sera-t-il permis de faire résonner par le clairon de la presse quelques-uns des accents que son frêle chalumeau n'a pu faire entendre avec l'amplitude sonore digne de la circonstance.

A la vue de cette foule immense accourue ici pour glorifier saint Hubert et réclamer la séculaire protection du Patron attitré de la chasse et de l'immunisation anti-rabique, une pensée s'empare de mon esprit et m'étreint d'une émotion profonde : l'incomparable grandeur de la sainteté, la splendeur inégalée de son prestige. En toute vérité, les saints ne meurent pas ou si vous voulez, leur mort est une renaissance, leur tombe le berceau d'une fécondité encore accrue. Ils se survivent dans une radieuse pérennité, dans l'éclat d'une immarcescible jeunesse.

Voici que bientôt douze cents ans ont passé sur la cendre d'ailleurs introuvable de saint Hubert, qui termina sa vie, ici près, à Tervueren, le 30 mai 727 ; voici plus d'un millier d'années, certainement depuis 879, que son étole là-bas, en Ardenne, préserve infailliblement des suites du redoutable virus les observateurs fidèles des pratiques traditionnelles, et son nom répété d'âge en âge, popularisé par un culte indéfectible, illustré par des prodiges ininterrompus, resplendissant de gloire et d'immortalité, ne cesse d'exciter dans chaque génération qui se lève l'admiration et la confiance, la gratitude et l'amour.

Combien, auprès de cette mémoire vivante, qui fait battre les cœurs, pâlit la renommée de tant de personnages fameux descendus dans les hypogées de l'histoire et qui gisent là embaumés dans leur gloire archéologique, morts illustres, tant que vous voudrez mais bien morts !

LA CARRIÈRE DE SAINT HUBERT.

Il est apparu au VII^e^ siècle, le siècle des saints. L'Aquitaine, où il fut grand seigneur, engagé dans le mariage, le donna à l'Austrasie, où il devint grand chrétien, et après son veuvage, moine, prêtre, évêque, apôtre, grand convertisseur, un saint.

Disciple et successeur de saint Lambert, c'est lui qui, de l'humble hameau de Leodium, perdu dans un val solitaire, fit une cité, la capitale de la Wallonie, par le transfert en cet endroit, des restes de son prédécesseur, pontife et martyr, et en même temps, du siège épiscopal de l'antique église de Tongres. Fondateur et premier législateur de la Cité ardente, il jeta dans cette terre généreuse le germe de la république liégeoise, qui devait s'épanouir en une splendide efflorescence et connaître parmi ses destins agités huit siècles de gloire, de l'an mil à 1795.

Liége naissante ne pouvait assouvir son ambition apostolique. Une mission grandiose lui échut. La Belgique très tôt évangélisée, avait été replongée dans le paganisme par l'invasion franque et là même, où le christianisme avait surnagé dans l'universel naufrage, il était comme en perdition. Ce fut l'œuvre des évêques et des moines du VII^e^ siècle de reconquérir la Belgique au Christ et de l'enfanter de nouveau à la civilisation.

Hubert, au début du siècle suivant, parachève leur œuvre. La Taxandrie, le Brabant, l'Ardenne — ce dernier repaire du paganisme — voilà le champ d'apostolat dévolu à l'évêque missionnaire.

Sans autre arme que la croix, offrant sa poitrine nue aux framées menaçantes, il s'enfonce dans les landes, les marécages, la brousse ardennaise, il abat les derniers idoles aux pieds desquelles étaient accroupies ces misérables peuplades, renverse les autels impurs de Donnar, de Wodan, cruelles divinités de la Walhalla que leurs sectateurs fanatisés abreuvaient de sang humain.

A ces esprits grossiers, plongés dans l'idolâtrie, il révèle le Dieu Créateur, Rémunérateur magnifique du bien, Vengeur éternel du mal, le Fils de Dieu, Jésus-Christ, Rédempteur de l'Humanité. Ces fronts d'orgueil, il les courbe sous l'effusion régénératrice de l'onde baptismale. Ces têtes altières et frémissantes, il les ploie sous le joug de l'Evangile. Ces natures frustes, sauvages, effrénées, il les maîtrise par la grâce en leur inculquant le respect de la vie humaine et des sévères exigences de la justice.

Ainsi prend-il rang parmi les civilisateurs, les Pères de la Patrie, les créateurs de la Belgique. Il est un des plus puissants pétrisseurs de l'âme belge. Si l'âme d'un peuple, en effet, est la synthèse de ses caractéristiques foncières et permanentes, l'histoire nous montre à chaque page que les nôtres furent cristallisées en quelque manière autour de ce noyau central : la foi catholique.

N'est-ce pas de l'Évangile prêché par Hubert qu'ont vécu près de cinquante générations qui y ont trouvé la loi de leurs destinées éternelles et temporelles, le stimulant de tous les progrès, le frein de la tyrannie, le lien de la fraternité sociale, la règle des mœurs, la sanction de la justice, le principe de toutes les vertus et de toutes les prospérités publiques ?

N'est-ce pas cette parole divine, cette semence jetée ici par saint Hubert qui est devenue l'arbre de la civilisation chrétienne dont les puissants rameaux nous abritent encore, dont les fruits immortels ne cessent de nourrir ceux-là même qui cherchent à le déraciner ?

Cet Évangile est toujours debout dans sa robuste intégrité, ni les audacieuses évolutions de la pensée ni la tempête des révolutions n'ont pu l'ébranler seulement. Reparaissant parmi nous, saint Hubert entendrait résonner sous ces voûtes le même Credo qu'il enseigna à nos rudes ancêtres, il y a douze cents ans, le même Credo dont il faisait retentir les rivages de nos fleuves, les clairières de nos forêts, ou les églises bâties par lui, le même Credo qu'au dire de son biographe contemporain ses lèvres mourantes murmurèrent avec l'oraison dominicale.

* * *

LA LEÇON DE L'HISTOIRE.

Elle se dégage de l'évidence d'un fait qui l'illumine tout entière.

Si le peuple belge est monté de la barbarie à la civilisation, c'est uniquement par l'Evangile, par la foi au Christ. Oui, la liberté dont nous sommes si fiers, l'affranchissement graduel de toutes les servitudes, la puissance, les lumières de l'esprit, la splendeur des lettres, l'éclat des arts, bref, tout ce qui nous a faits grands dans le passé, tous les bienfaits de la civilisation ont été apportés ici par les évêques et les moines, les défricheurs des forêts et des âmes.

Ainsi s'explique l'indomptable attachement de nos ancêtres à la foi catholique, à la foi de saint Hubert et des autres pionniers de la civilisation.

Pour cette foi, pour l'exalter, pour la défendre, ils se sont levés à chaque génération, ils sont allés aux Croisades et y ont versé leur sang à flots, ils se sont séparés de la Hollande calviniste, ils se sont soulevés contre le régime d'ailleurs populaire des Habsbourgs, ils ont dissocié le royaume des Pays-Bas, ils n'ont jamais toléré que l'hérésie prît pied sur ce sol, ils l'ont aimée cette foi plus que leurs libertés, plus que leurs princes, plus que leur grandeur, plus qu'eux-mêmes, ils y ont toujours vu le pivot de leurs destinées, la pierre fondamentale de la nationalité, et pour tout dire, l'âme de leur âme.

Et donc, peuple belge, au nom de ce pacte tant de fois séculaire qui te lie au Christ, à son Église, au nom de ces antiques traditions de foi et d'honneur, qui remontent aux premiers évangélisateurs, reste fidèle, reste invariablement fidèle au Dieu de saint Hubert.

A déchirer ce pacte, à répudier ces traditions, quel serait ton sort ? Parce qu'il n'est pas d'instinct plus incompressible que l'instinct religieux et que dévié, il cherche néanmoins à se satisfaire, on n'abjure le vrai Dieu que pour se forger des dieux de chair auxquels on prostitue l'adoration, on ne secoue le joug du Christ que pour se prosterner devant de faux messies et des prophètes menteurs, on ne fait litière des sublimes réalités de la vie surnaturelle que pour s'éprendre des décevantes chimères des paradis terrestres qui s'évanouissent dans les larmes du désespoir, on ne renie l'Évangile civilisateur que pour rétrograder vers la barbarie. Si tu abattais, peuple belge, cette croix rédemptrice que la légende fait apparaître au chasseur entre les bois du cerf crucifère, ce ne serait que pour relever l'idole sanguinaire de la révolution.

J. Schyrgens.

ALLEMAGNE

L'opinion de Harden

Du correspondant du « Temps », à Berlin :

« Harden me dit l'indifférence et l'apathie du public allemand pour les questions à l'ordre du jour, pour les luttes des partis et la politique telle qu'elle est faite actuellement. Dans les théâtres, dans la rue, en tramway, partout il s'est mêlé à la foule, il a écouté autour de lui les gens parler : on cause de tout, excepté de politique. La population ne se pose qu'une question : « Mangerons-nous ? Et comment ? » Et le problème du pain et du beurre l'intéresse infiniment plus que M. Stresemann. De cette absence de contrôle résulta pour les dirigeants cette liberté qu'ils ont eue d'amener l'Allemagne dans la situation où elle se trouve aujourd'hui.

Le peuple allemand, en soi, n'est pas moins digne d'estime que les autres peuples, déclare Maximilien Harden ; mais son malheur est qu'on le maintient dans un mensonge perpétuel : il est trompé par tous ses dirigeants systématiquement. Ignorant la vérité, il n'est pas en mesure d'imposer au gouvernement une politique de justice et de loyauté. Et quant au gouvernement Stresemann, il n'y a à en attendre pas plus que de tout autre cabinet recruté dans les rangs du monde politique actuel l'exécution volontaire et de bonne foi des engagements internationaux conclus par l'Allemagne. M. Stresemann, qui est un simple tacticien parlementaire, avait peut-être, en arrivant au pouvoir, de bonnes intentions. Mais il a été intimidé par les farouches nationalistes et chauvins allemands, comme tous les autres chanceliers passés — on peut ajouter : et futurs, — qui ont évoqué immédiatement devant lui le souvenir de M. Rathenau. Effrayé, il a pris position contre la France, car, en Allemagne, il faut être contre la France. Ayant donc commencé par déclarer qu'il avait mis fin à la résistance passive, il finit par adopter envers la France exactement le point de vue prôné par la Bavière.

Il est impossible en Allemagne, dans l'état présent des choses et des esprits, de parler et d'agir autrement que selon la fiction officielle. Elle se formule ainsi : la France veut nous anéantir. Maximilien Harden rit de la sottise de cette affirmation, non seulement parce que, dit-il, la France ne perdra jamais son génie à entreprendre pareille chose, mais parce que cette phrase est même dépourvue de sens :

« On peut parler ainsi à des enfants seulement, et pourtant la légende officielle le répète du matin au soir. Or, de deux choses l'une : ou bien on est vraiment convaincu que la France veut la mort de l'Allemagne et, dans ce cas, on ne négocie pas avec elle, on rompt et l'on mène la lutte du désespoir ; ou bien, si vous ne le faites pas, c'est que votre affirmation est un mensonge destiné à tromper pour ne pas exécuter le traité et ne pas payer, — et c'est le cas. Or, l'Allemagne peut payer. Avec ce qu'on a dépensé pour la résistance passive, les travaux publics, et pour l'entretien de troupes illégales, et avec toutes les dépenses inutiles ou secrètes qu'a faites le Reich jusqu'à présent — gaspillage administratif, subventions semées partout — on aurait payé la dette de l'Allemagne — et en tout cas les prestations et les livraisons en nature — jusqu'en 1928. La France n'aurait pas refusé un arrangement à un peuple qui eût montré sincèrement son désir, sa volonté honnête de payer, de tenir sa parole. Mais l'Allemagne officielle a eu et continue à avoir l'attitude contraire, parce qu'elle y est poussée par l'Angleterre. Il faut qu'on finisse par exclure l'Angleterre du règlement de la politique continentale. Elle a tout l'empire des mers, elle a l'Asie, l'Amérique, l'Océanie : que vient-elle chercher encore en Europe ? Elle ne veut faire de notre continent qu'une simple carte dans son grand jeu mondial, et l'on ne comprend pas en Allemagne qu'elle veut à tout prix un accord franco-allemand, que c'est là sa grande crainte.

» Mais, malgré l'Angleterre, conclut Harden, cet accord est inévitable. M. Stresemann, comme tous les hommes politiques allemands entassent fautes sur fautes ; puis, quand ils se trouvent devant les conséquences, quand ils sont pris dans des situations sans issue, ils rejettent la responsabilité sur la France. Or, si le peuple allemand ne veut pas se laisser mener à sa perte, si vraiment il veut se relever, cela n'est possible que par un accord sincère avec la France. Il faut seulement qu'en Allemagne on comprenne cette vérité. »

Il ajoute qu'il n'est pas optimiste sur le progrès de la vérité dans l'opinion publique et surtout parmi les dirigeants. »

Le Cercle Saint Jean de Capistran, annonce pour le mercredi 14 novembre, à 8 h., Salle Coloniale, 34, rue de Stassart, Bruxelles, une conférence de M. l'abbé Arendt, sur : L'Éducation physique nécessaire.

On s'abonne

à

La revue catholique
des idées et des faits

38, Boulevard Botanique, Bruxelles

Un an 25 francs ; six mois 15 francs

Etablissements Fr. Ceuterick, rue Vital Decoster, 60, Louvain.

Caisse générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGE SOCIAL :

BRUXELLES, 11, RUE DES COLONIES, 11

Capital : 20.000.000 **Réserves : 22.000.000**

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE :

Comptes de Chèques et de Quinzaine.
Dépôts de Titres et de Valeurs.
Lettres de Crédit.
Prêts sur Titres.
Coffres-Forts.

BUREAUX DE QUARTIER :

Bureau A : Place Bara, 14, Cureghem
Bureau B : Parvis Saint-Gilles, 33, Saint-Gilles
Bureau C : Place Sainctelette, 26, Molenbeek
Bureau D : Rue de Tongres, 60-62.

L'ESCAUT

COMPAGNIE D'ASSURANCES MARITIMES

CONTRE

l'Incendie et les accidents de toute nature

FONDÉE A ANVERS EN 1821

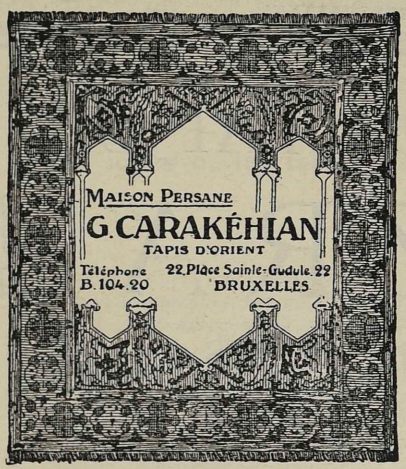
AU CAPITAL DE **4,200,000 Francs**

Agences dans tout le pays

SIÈGE SOCIAL A ANVERS

10, rue de la Bourse, 10

Directeur : N. DIERCXSENS



A la Grande Fabrique

◇ ◇ ◇

E. Esders

26, rue de la Vierge Noire, 26

Bruxelles

◇ ◇ ◇

Maison fondée en 1877 **Téléphone 3003**

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910

◇ ◇ ◇

Vêtements pour hommes, dames et enfants

Livrées et uniformes. Vêtements de sports et voyages. Lingerie. Bonnetterie. Chapellerie. Ganterie. Chaussures. Cannes. Parapluies. Fourrures. Modes.

CHOCOLAT
DUC
CHOCOLAT

LA GRANDE
MARQUE BELGE

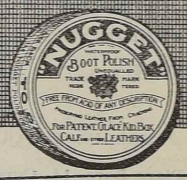
La marque qui se trouve sur tous nos Gramophones et Disques.

C'est le symbole de la suprématie

Demandez nos Catalogues
et l'adresse du revendeur le plus proche

Cie française du Gramophone
BRUXELLES
171, Boul. Maurice Lemonnier
165, rue de l'Ecuyer
42, Place de Meir. — Anvers

Soleil
ou
pluie
"NUGGET"
luit



Typographie — Lithographie
—
FABRIQUE DE REGISTRES
—
Articles de Bureau
—

VAN CAMPENHOUT Frères et Sœur
Maison fondée en 1733
François VANNES Successeur
13, rue de la Colline, Bruxelles Tél. 227.64
Usine Électrique : 36, RUE VANDERSTRAETEN

Papeterie — Maroquinerie
—
COPIE-LETTRES
—
Chapelets — Livres de prières
—

LA MAISON DU TAPIS
BENEZRA
Rue de l'Écuyer, 41-43, BRUXELLES
TÉLÉPHONE 271.15

TAPIS D'ORIENT, anciens et modernes. MOQUETTES UNIES tous les tons.
TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS (divers dessins et toutes largeurs).
CARPETTES DES FLANDRES et autres (imitation parfaite de l'Orient).
TAPIS D'AVIGNON unis et à dessins.

Les prix défient à qualité égale toute concurrence

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS